

**Alain Pecunia**

Vidange  
pour un maton

## VIDANGE POUR UN MATON

## DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Cheminements

Collection « Une mémoire »

*Les Ombres ardentes – Un Français de 17 ans dans les prisons franquistes*

Collection « Chemin noir »

*Un vague arrière-goût  
Le Sanglot de Satan*

Collection « Roman »

*Le Dernier Maquisard*

E-books téléchargeables sur [lulu.com](http://lulu.com)

« Littérature et fictions »

*Un été pourri (Flash noir)*  
*Louise (Flash noir)*  
*Jeux d'enfants (Flash noir)*  
*La Fatwa (Flash noir)*  
*Le Prix du meilleur scénario (Flash noir)*  
*Fin de race (Flash noir)*  
*La Petite Fille sans nom*  
*« Tous ensemble ! » Brève chronique du chantier n° 7*

« Poésie »

*Entomologie (I) Poèmes du siècle passé*  
*Entomologie (II) Poèmes et chansons du siècle passé*

Alain Pecunia

# **Vidange pour un maton**

Flash noir

Blog de l'auteur

<http://noirexpress.blogspot.com>

© Alain Pecunia, 2008.  
Tous droits réservés.

# 1

Ma mère mettait un temps fou à mourir. Je ne pouvais pas me permettre que ça dure une éternité. J'étais pressé. J'ai dû abrégé.

De toute façon, elle ne supportait pas la douleur et elle a juste eu une petite lueur d'étonnement dans le regard quand j'ai débranché son assistance respiratoire.

Après, ça n'a pas traîné. Comme quoi l'hospitalisation à domicile ça a du bon. Mais, avant de partir chercher des cigarettes, j'ai pris la précaution de la rebrancher.

J'avais tout minuté impeccable. Ma sœur arriverait dans la demi-heure et découvrirait la vieille encore tiède. Il me suffisait de me pointer quelques minutes après elle avec ma cartouche de cigarettes à la main et de m'excuser d'avoir dû m'absenter.

## 2

Prendre sa mère chez elle, c'était une idée de ma frangine. Il faut dire qu'elle a une âme de bonne sœur. Sandrine est assistante sociale. À l'ancienne. Par vocation. Et son mari ne vaut pas mieux. Il est éducateur spécialisé. Les mêmes à la dérive, c'est leur truc. Peut-être parce qu'ils n'en ont pas eu.

Tous deux, ils ont une force de conviction pas possible. De vrais petits témoins de Jéhovah. Ils avaient réussi à me persuader de garder la vieille l'après-midi. Mais je croyais, vu son état, que ce ne serait qu'une question de jours, pas de semaines. Et, à ce train-là, c'était parti pour des mois.

J'avais bien mieux à faire pour occuper ma toute récente retraite que de jouer les gardes-malades. Les vieux, quand ça doit mourir, c'est que leur heure est venue. Faut laisser faire la nature.

En fait, en l'abrégeant, j'avais rendu service à tout le monde. À ma sœur et à mon beauf, même s'ils étaient incapables d'en être conscients, à la vieille elle-même et à

moi. Mais je ne suis pas du genre à attendre de la gratitude de qui que ce soit.

Quand j'ai glissé la clé dans la serrure de l'appartement, j'ai dissimulé mon soulagement et pris une mine de circonstance, prêt à consoler ma sœur éplorée.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle m'assaille, la porte à peine refermée.

– Mais où étais-tu ? elle m'a jeté de son ton revêche.

J'ai tendu ma cartouche de cigarettes.

– J'ai été au tabac.

– Tu ne pouvais pas attendre que je sois rentrée ? Tu es inconscient d'avoir laissé maman toute seule !

Les « clients » de ma sœur, ils doivent pas se marrer tous les jours.

– Je me suis juste absenté cinq minutes, j'ai protesté.

En vain.

– Tu te rends compte s'il lui était arrivé quelque chose !

J'étais mal. Je croyais que ma sœur aurait eu le temps de constater le décès de la vieille et elle ne s'était encore rendu compte de rien. J'allais avoir droit à la scène de la « découverte ».

– Maman va bien ? j'ai demandé timidement non sans une certaine angoisse.

– Heureusement ! Manquerait plus que ça !

Je craignais le pire. Ma sœur était incapable d'admettre que la vieille était au bout de sa course, alors sa mort ! J'allais avoir droit à du grandiose.

Le mieux était encore que je m'éclipse.

– Tu n'as plus besoin de moi pour aujourd'hui ?

Je battais déjà en retraite dans le couloir. Direction la porte d'entrée.

– Non, me dit-elle sèchement. Mais j’espère que demain tu ne t’absenteras pas et que tu te montreras un peu plus responsable.

– Je te le promets, dis-je pour hâter ma sortie et laisser la corvée de la consolation à son mari.

– Tu ne restes pas dîner avec nous ?

Ce soir, je n’y tenais vraiment pas.

– Non, je te remercie. Il faut que je fasse quelques courses avant que les magasins ferment.

– Tu pars sans embrasser maman ?

Là, je me suis senti subitement au bord du malaise et je me suis raccroché, les jambes flageolantes, à la poignée de la porte. J’ai toujours trouvé obscène cette envie qu’ont certains proches d’embrasser leur macchabée. Je ne me voyais pas bisouiller le cadavre de la vieille. Pourtant, je devais donner le change, sinon mon comportement paraîtrait suspect à ma sœur lorsqu’elle prendrait conscience que la génitrice était morte.

J’ai failli avoir un haut-le-cœur, mais je me suis vite repris en me disant qu’elle devait être encore tiède et que ce ne serait pas si terrible que ça. Il me suffirait de fermer les yeux.

– Quand je suis descendu tout à l’heure, elle dormait, ai-je dit précipitamment pour ne pas bafouiller. Je ne voudrais pas la réveiller.

J’allais peut-être échapper à la corvée. Mais non, ma sœur attendait que je m’exécute.

Je me suis avancé d’un pas somnambulique et avec une sacrée appréhension jusqu’à l’ancienne chambre d’amis transformée en mini-hôpital. Puis j’ai fermé les yeux quand j’ai déposé un baiser sur le front encore tiède de la vieille.

– Bonne nuit, maman, ai-je murmuré pour ne pas la « réveiller ».

C'est drôle, ce n'était pas si terrible que ça et j'ai éprouvé un réel soulagement quand je me suis redressé.

La vieille avait les paupières closes et c'était comme si elle dormait.

Puis elle a ouvert les yeux. J'en ai sursauté de surprise.

Ce doit être un réflexe, me suis-je dit. Mais ça me faisait froid dans le dos.

Je me suis carrément mis à hurler de terreur lorsqu'elle m'a fixé de son regard qui en disait long sur ce qu'elle pensait de moi...

### 3

Quand j'ai émergé, je me suis senti groggy et je ne savais pas où j'étais. La seule certitude, c'est que je ne me trouvais pas dans mon lit ni dans ma chambre. Mais tout était flou, même la silhouette qui se tenait debout au pied de mon lit et qui s'est approchée de moi pour vérifier les sangles. Ça m'a laissé indifférent. Je ne ressentais strictement rien.

Je me suis rendormi.

Chaque fois que je réémergeais, je n'éprouvais qu'une seule envie. M'endormir de nouveau. C'était un sommeil protecteur et je me sentais bien. Comme un môme qui s'endort la tête sitôt posée sur l'oreiller.

Autour de moi, on semblait tout faire pour.

Je ne sais pas au bout de combien de temps ils ont commencé à baisser les doses. En tout cas, c'est à partir de ce moment-là que je me suis mis à hurler de terreur à chacun de mes réveils.

Il y avait un œil immense dans le coin gauche de la pièce – un œil unique – qui me fixait, accusateur, et me terrifiait.

Mais il disparaissait à chacune des piqûres.

Il paraît que ça a duré quatre semaines.

À présent, je ne le vois plus. Mais je ne vois pas grand-chose de toute façon. J'ai comme la tête vide et tout me semble cotonneux autour de moi.

C'est à cause des nouveaux cachets qu'on me donne. Ils me protègent.

Je ne sais pas si on m'a changé de chambre, mais, dans le coin où j'apercevais l'œil, il y a un téléviseur. Mais ce n'est pas une télé je me suis rendu compte plus tard. C'est une caméra.

Depuis que j'ai mes nouveaux cachets, je ne suis plus attaché et on m'a même conduit à la douche.

La première fois, ça m'a fait une curieuse impression. J'avancais comme un somnambule dans un long couloir d'un blanc pissieux, soutenu par deux des personnes qui s'occupent de moi. Heureusement qu'ils étaient là et me protégeaient, car il y avait des individus rudement inquiétants dans ce couloir. Certains ricanait et d'autres faisaient songer à des morts-vivants. Ce n'étaient pas des gens normaux. Une jeune femme a même soulevé sa robe à mon passage.

C'est un drôle d'endroit qui tient à la fois de l'hôpital et de la prison. Je ne sais pas pourquoi je suis là. Je sais juste qu'on doit me soigner.

Il y a un type étrange qui me rend parfois visite. Il a une blouse blanche comme les autres personnes qui s'occupent de moi, mais il porte un nœud papillon énorme et il a un tic au coin de l'œil gauche qui me met mal à l'aise. Il ne me parle pas. Il se contente de m'observer. Il ne s'adresse qu'aux autres blouses blanches.

Leurs paroles sont comme un bourdonnement de ruche. C'est désagréable. Je suis content quand ça s'arrête et que je suis seul dans ma chambre.

Mais on s'occupe de plus en plus de moi et on m'oblige depuis quelques jours à sortir dans le couloir et à marcher.

C'est pour moi un véritable supplice. Mais j'ai peur d'être puni si je ne le fais pas.

Les morts-vivants, ça ne me gêne pas, j'ai l'impression de leur ressembler. C'est surtout ceux qui ricanent et la femme qui soulève toujours sa jupe qui m'inquiètent.

On m'a aussi conduit dans le bureau de la blouse blanche avec un nœud papillon.

Il m'a parlé pour la première fois.

– Comment vous sentez-vous ?

Je n'ai pas su quoi répondre. J'avais pas de pensées pour ça.

– Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

Pour qu'on s'occupe de moi. Ça, je le sais comme tout le monde. Pourquoi il me le demande ?

– Quel est votre nom ?

Mon nom ? J'ai un nom. Sûrement. Mais ici personne n'a de nom.

– Vous souvenez-vous du nom de votre famille ?

Famille ? Ma famille ? Quelle famille ? Moi, j'ai toujours été seul.

– Vous avez une sœur, vous savez.

Une sœur. J'ai une sœur. Ah !

– Et votre mère est toujours vivante.

Ma mère. J'ai une mère.

Je ne me souviens pas de ces gens-là.

– Où habitez-vous ?

Ben ici ! Il le sait, puisque je suis là.

– Dans quelle ville habitez-vous ?

Ah ! ça je ne sais pas dans quelle ville je suis.

– Paris, le boulevard de Grenelle, ça vous dit quelque chose ?

Pourquoi il veut que ça me dise quelque chose ?

Nous sommes peut-être à Paris, boulevard de Grenelle.

– C'est ici.

Ma voix m'a fait un drôle d'effet. J'en ai sursauté tellement j'ai été étonné de l'entendre.

Lui aussi a sursauté et semblait être étonné.

– Que faisiez-vous avant d'être ici ? il a poursuivi.

J'ai toujours été ici. Mais je n'ai pas pu lui dire. Je n'avais pas envie d'entendre ma voix.

Je voulais retourner dans ma chambre et être seul pour l'entendre.

## 4

J'aime bien entendre ma voix. Pour elle, j'existe et elle me raconte des choses qui semblent me concerner. En tout cas, elle connaît mon nom. Francis. Mais ce n'est pas toujours agréable.

Elle me dispute souvent et parfois elle crie. « Tu m'avais promis de ne plus le faire ! »

Francis fait des choses qui ne se font pas. C'est mal.

Ce que je ne comprends pas, c'est que Francis n'est jamais un petit garçon.

C'est un monsieur terrifiant. Ce ne peut pas être moi, mais c'est moi puisque ma voix le dit.

Parfois, j'ai peur quand la voix crie trop fort et devient méchante. « Si jamais tu recommences, je te tue. Tu m'entends ? »

Puis, d'autres fois, elle est gentille. « N'aie pas peur. C'est fini. Il ne recommencera pas. »

Et la voix pleure en me serrant contre elle.

Puis elle redevient méchante. « Francis, écoute-moi bien. Ne t'avise pas de tourner autour de la petite. »

Je voudrais que la voix dise autre chose, mais elle ne veut pas.

Je dors avec la voix mais elle interdit à Francis de dormir avec elle.

Je ne suis pas tout seul dans le lit avec la voix. C'est une autre voix qui pleure doucement.

La voix, elle aussi, pleure. Puis la voix se lève en murmurant : « Francis, je t'avais prévenu. »

J'ai crié de terreur. Je sais que la voix va tuer Francis.

Je hurle de douleur. Ça fait trop mal d'être tué.

## 5

Je vois plus souvent la blouse blanche avec un nœud papillon. Je m'y suis habitué et elle m'inquiète moins qu'au début.

Le Dr Frankens m'a expliqué qu'il est là pour m'aider à me retrouver. Parce que je ne suis pas Francis.

Il m'a demandé de lui dire qui était Francis. Mais je n'y parviens pas. Si je ne suis pas Francis, je ne sais pas qui il est.

– Imaginez-le.

Je ne peux pas. J'ai tout de suite un grand vide dans la tête quand j'essaie de le faire.

– Ça fait trop mal.

– Je comprends. C'est normal.

D'avoir mal, pour moi ce n'est pas normal.

Je sais qu'il faut que je remplisse le vide pour ne plus avoir mal. Mais il n'y a que du vide.

– Vous vous sentez fatigué ? Vous souhaitez qu'on vous raccompagne dans votre chambre ?

Non, je ne veux pas retrouver ma voix. Elle me torture de plus en plus en ne me racontant toujours que la même histoire.

– Francis me fait trop mal.

– Francis vous a fait du mal mais il ne peut plus vous en faire à présent.

– La voix aussi me fait du mal.

– Vous la reconnaissez, cette voix ?

– C'est ma voix.

– Oui, mais est-ce une voix d'homme ou une voix de femme ?

– C'est plutôt une voix de femme.

– Mais vous n'êtes pas une femme. Alors ?

– Je voudrais retourner dans ma chambre.

## 6

Maintenant, je prends mes repas au réfectoire. Je préférerais dans ma chambre, mais on m'y a obligé.

Je suis toujours à la même table, mais je ne parle à personne, sauf à la jeune femme qui relève sa jupe. Elle est gentille avec moi. Elle s'appelle Lucie.

Il y a aussi une jeune fille qui est arrivée avec plein de bandages aux poignets. Élodie. Elle est toute renfermée en elle-même et marche comme un zombie sans adresser la parole à quiconque.

Un vieux qui ricane tout seul et mange comme un porc en en mettant la moitié sur son survêtement.

Lucie, ça la fait rire.

Puis il y a les autres autour. Mais je ne les vois plus. C'est une sorte de paysage.

D'ailleurs, ici, personne ne semble voir personne. Sauf un à la table en face de moi qui n'arrête pas de me fixer avec un regard mauvais.

Celui-là, je l'évite particulièrement. Quand nous nous croisons dans le couloir, il grogne comme un chien.

Lucie m'a dit qu'il était mauvais. Qu'avant elle mangeait avec lui mais qu'il essayait toujours de la tripoter.

Lucie elle n'aime pas ça.

– Moi, je t'aime bien, elle m'a dit, parce que tu n'essaies pas de profiter de moi. Je ne suis pas une salope malgré ce que pensent les autres. Et je n'aime pas qu'on me tripote.

C'est grâce à Lucie que j'ai retrouvé mon nom.

– Comme tu t'appelles ?

– Louis, j'ai répondu.

Mais je ne suis pas sûr que ce soit mon vrai nom. Je l'ai un peu dit au hasard pour éviter de lui dire que je m'appelais Francis. En tout cas, j'aime bien mon nouveau nom.

– Tu faisais quoi avant d'être ici ?

Ça, je n'ai pas su lui dire. C'est pour ça que je suis ici. Sûrement. Mais, elle, je ne comprends pas ce qu'elle fait là parce qu'elle connaît tout d'elle.

– Avec mon mec, je me droguais à mort et je faisais n'importe quoi pour trouver le fric qu'il nous fallait. Même la pute. Mais j'ai déconné. J'étais tellement défoncée que j'ai laissé mourir mon bébé qui était malade.

Enfin, c'est l'impression qu'elle donne de tout connaître, car, en fait, il lui reste des trous dans son histoire. C'est peut-être pour ça qu'ils la gardent.

– Tu as dû avoir de la peine après ?

– Tu parles ! Je ne me souviens de rien.

– Et ton ami ?

– Oh ! lui, il est en taule pour l'avoir étouffé.

– Mais tu me disais que le bébé était mort de maladie ?

– Oh ! je sais plus, moi. Il braillait tellement qu’il l’a peut-être bien étouffé pour le faire taire. De toute façon, ça n’a pas d’importance.

## 7

Hier, il y a eu un drame.

L'homme mauvais qui grogne a essayé de violer la jeune fille de notre table dans le local de la lingerie.

Elle criait même pas.

C'est un infirmier, en ouvrant la porte par hasard – ou par intuition professionnelle –, qui a empêché le viol.

Ils l'ont emmené ailleurs. Mais ça a mis tout le monde dans un grand état d'énervement. Surtout les femmes.

On a tous été enfermés dans nos chambres.

C'est là que j'ai commencé à suffoquer aussitôt la porte refermée.

La voix aussi avait ouvert la porte pour crier après Francis. Mais c'était trop tard. Elle venait toujours trop tard.

C'est pour ça que la voix a dû tuer Francis. Parce qu'elle arrivait toujours trop tard.

## 8

– Alors, est-ce que vous pouvez me décrire Francis aujourd’hui ?

– Je vais essayer.

Je me suis promis d’y parvenir. Il faut absolument que je sache si je suis Francis ou non. Mais je n’y arrive pas.

– Je vais vous aider, d’accord ?

– Oui.

– Mais vous promettez de m’aider à votre tour ?

– Si je peux, oui.

– Je crois que vous pouvez.

Le Dr Frankens est très gentil. Je ne comprends pas pourquoi il me faisait si peur au début. Peut-être à cause de son énorme nœud papillon – en fait, il n’est pas si gros que ça, il dépasse juste sur sa blouse, mais il me fait penser à un œil qui me fixe bizarrement.

– Bon, je commence. Imaginez-le debout devant vous. Comment vous le voyez ? Essayez de me le décrire en prenant tout votre temps.

J'ai beau m'efforcer de l'imaginer devant moi, je ne vois rien du tout. J'éprouve simplement une angoisse folle, mon cœur bat à tout rompre et je me retiens de ne pas crier pour ne pas être encore plus puni.

J'essaie de respirer lentement pour ne pas paniquer. Je ne veux pas paniquer devant le Dr Frankens, sinon il va me faire dormir et je ne pourrai jamais combler tout ce vide que j'ai dans la tête.

Mais je sais que Francis n'est pas debout devant moi. Je le sens par-derrière.

– Il n'est pas debout devant moi, m'sieur...

Pourquoi j'ai dit ça comme si j'étais un petit garçon pris en faute ?

Est-ce que j'ai été un petit garçon ?

Et Francis ?

– Je suis un petit garçon. Je ne suis pas Francis parce Francis est derrière moi...

J'ai honte, terriblement honte. J'ai le sentiment de rougir ou d'avoir très chaud aux joues.

Le Dr Frankens m'encourage d'un regard. Peut-être qu'il comprend ce que je ressens. Lui aussi semble avoir mal. Mais je sens qu'il n'aime pas Francis et qu'il ne me punira pas.

Pourquoi je pleure ? Moi, je ne pleure jamais...

– J'ai mon pantalon baissé. Francis aussi et... Je ne peux pas.

J'ai pas honte d'éclater en sanglots dans mes mains. J'ai pas honte.

Le Dr Frankens m'a laissé pleurer tout ce que j'avais à pleurer.

– Cela suffit peut-être pour aujourd'hui ? m'a-t-il dit avec bonté et la voix serrée.

- Non. Je préfère continuer.
- Vous n’avez pas osé en parler à votre mère ?
- Non. J’avais trop honte et mon père me menaçait de nous quitter. « Avec ta sœur et ta mère, vous vous retrouverez dans la misère et ce sera par ta faute. » Par la suite, il me menaçait de s’en prendre à ma petite sœur si je ne me laissais pas faire.
- Mais, un jour, votre mère l’a surpris ?
- Oui, et j’ai eu terriblement honte. J’en ai énormément voulu à ma mère d’avoir découvert ce que mon père me faisait subir. Surtout qu’elle m’a traité au début comme si j’étais un petit pervers. Elle a menacé mon père d’aller le dénoncer à la police s’il recommençait et moi de me mettre en pension. J’avais le sentiment d’être responsable du comportement de mon père. Alors, quand il a recommencé après quelque temps, je n’ai rien osé dire à ma mère. Elle devait bien s’en douter, mais elle n’a plus rien dit jusqu’à ce qu’il s’en prenne à ma petite sœur.
- Vous aviez quel âge ?
- Neuf ans et ma sœur six.
- Vous vous souvenez de la suite ?
- Oui. Depuis plusieurs jours, nous dormions ma sœur et moi dans le lit de notre mère et mon père couchait dans le salon. C’est juste après que ma mère eut découvert que mon père s’en prenait également à ma sœur. Elle le menaçait sans cesse de le tuer et moi je sentais que ça allait finir par arriver. Il y avait une telle tension. Et, une nuit, elle l’a poignardé dans son sommeil.
- Cela a dû être un terrible traumatisme.
- Oui. Ma mère poussait des cris d’hystérie en lardant mon père de coups de couteau. Elle a hurlé jusqu’à l’arrivée des pompiers alertés par les voisins. Ensuite elle a sombré

dans la folie. Mais j'en ai terriblement voulu à ma mère d'être intervenue si tard. Il y avait eu trop de dégâts.

– Dont vous vous êtes senti responsable ?

– Oui, et je crois que je m'en sens encore aujourd'hui responsable. Ça a pourri toute mon existence.

– Quel métier avez-vous exercé ?

– Gardien de prison.

## 9

J'étais étonné d'avoir pu dire toutes ces choses après six longs mois de silence. Je ne m'en sentais pas pour autant délivré, mais j'éprouvais un grand soulagement.

Le Dr Frankens m'a proposé de dîner tranquillement dans ma chambre. J'ai préféré me rendre au réfectoire. J'avais besoin de parler à Lucie.

Elle m'a accueilli comme à son habitude en soulevant sa jupe. Mais, pour moi, je l'interprète comme une sorte de révérence.

– Je m'appelle Louis.

– Tu me l'as déjà dit, elle a fait en haussant les épaules.

– Oui, mais moi je ne le savais pas. Maintenant, je le sais. Elle m'a regardé curieusement.

– Ah ben je comprends mieux ce que tu fais là !

– Pourquoi tu dis ça ? j'ai demandé étonné.

– Ben oui, ne pas se rappeler de son nom alors que c'est écrit sur la feuille de soins au pied de son lit, c'est un truc grave.

– Je n’ai pas pensé à la regarder, j’ai dit en riant pour la première fois depuis longtemps.

– Ben dis donc, mon pauvre Louis, t’avais un truc rudement lourd !

## 10

Durant tous ces mois, ma sœur n'a cessé de prendre de mes nouvelles, mais je n'avais pas été autorisé à recevoir de visite jusqu'à aujourd'hui.

Le Dr Frankens m'a appris que c'est ma sœur qui avait pris la décision de me faire hospitaliser. Il m'en a également révélé les circonstances dont je ne me souviens pas.

J'aurais eu une syncope auprès du lit de ma mère après avoir poussé un terrible hurlement et serais resté prostré de terreur en reprenant conscience. Balbutiant des litanies de « Pardon », « Je ne recommencerai pas », etc.

Je venais juste d'embrasser ma mère et de lui souhaiter bonne nuit.

Mais je n'ai rien eu à dire à ma sœur.

– Qu'est-ce que tu nous as fait peur à Jean et à moi ! Mais le Dr Frankens dis que tu es guéri et que tu vas bientôt sortir.

– Et maman ? ai-je demandé.

– Le docteur ne t'a rien dit ?

– Non.

Mais j'avais deviné au regard de Sandrine.

– Elle est partie quinze jours après ton, euh, ton hospitalisation, a larmoyé ma sœur.

Moi, ça m'a laissé de marbre. J'en ai même éprouvé un curieux soulagement. Je crois que je ne pardonnerai jamais à ma mère. Mais ça n'a plus d'importance.

Mon manque de réaction a blessé ma sœur. Je le sais car je la connais. Mais elle n'en a rien montré. Elle a sûrement pensé que je n'étais pas tout à fait guéri ou que c'était dû à mon séjour en ce lieu.

– Le docteur t'a dit ce que tu avais eu ? À mon avis, et toutes nos relations pensent comme moi, c'est parce que tu n'as pas supporté la longue maladie de maman. Cela a été une terrible épreuve pour toi et, si je m'en étais doutée, je ne t'aurais pas demandé de nous aider à la garder à la maison l'après-midi. Je m'en veux beaucoup. Je ne pensais pas que tu étais sensible à ce point.

J'ai préféré opiner dans le sens de ma sœur. Je n'avais pas envie de lui rappeler ce qu'elle semblait avoir oublié de notre enfance volée.

– Que comptes-tu faire à ta sortie ? Si tu veux, tu peux venir vivre quelque temps chez nous. Jean est d'accord. Le temps que tu te remettes vraiment.

Je l'ai remerciée de sa proposition mais je l'ai déclinée en prétextant que je souhaitais retrouver mon chez-moi boulevard de Grenelle. Je n'avais pas du tout l'intention de révéler à ma sœur mes projets. De toute façon, elle était la dernière personne au monde à laquelle je me serais confié.

## 11

Sept mois d'HP, c'est long, encore plus long que des mois de taule. Et je sais de quoi je parle puisque j'ai été surveillant de prison.

Je m'en voulais de tout ce temps perdu à cause de la vieille que je n'avais pas réussi à trucider. C'était un beau gâchis. Je ne pensais pas qu'elle partirait quinze jours plus tard. Sinon, j'aurais attendu. Mais j'avais cru qu'elle allait durer encore des mois et il fallait que je prenne le large au plus vite pour toucher mon petit pactole avant que les flics ne reviennent à la charge.

En un sens, mon hospitalisation avait du bon. Les flics n'avaient pas été longs à soupçonner que Tonio avait bénéficié de complicités internes pour réussir son évasion par la grande porte un jour de visite. Ils avaient fouiné et mis à contribution l'administration pénitentiaire, même si celle-ci avait traîné les pieds pour débusquer la brebis galeuse. Et, tout comme mes collègues du service, je n'avais pas échappé à un interrogatoire en bonne et due forme. Mais

c'est quand même pas des flics qui peuvent vous reprocher de forcer sur le Pernod et, s'il y avait eu du relâchement ce jour-là, la responsabilité était collective. Il y avait seulement de la mutation et du blâme en perspective.

On ne s'attarde pas trop sur un ex-gardien qui séjourne en HP. Maintenant, je devais être devenu le cadet des soucis des flics et ils avaient bien d'autres chats à fouetter.

Pour le reste, j'étais plutôt dans la merde. M. Tonio avait dû m'oublier ou même me croire mort puisque je ne m'étais pas manifesté. On ne crache pas comme ça sur cent cinquante mille euros.

M. Tonio, c'est Antoine le Magnifique. L'ennemi public numéro un des années 90. Condamné à vingt-cinq ans de prison pour trois meurtres. Mais ce n'était là que la partie émergée de son pedigree. Personne ne peut savoir combien de types il a réellement refroidis de sa propre main. À part lui.

En tout cas, c'est un « monsieur » qui en imposait à tous les détenus. Tant il est rare de voir des caïds exécuter eux-mêmes leurs basses œuvres. Mais, son surnom, il le doit à son élégance et à sa générosité envers les détenus qu'il avait à la bonne.

Je n'étais pas le premier gardien à arrondir ses fins de mois en rendant de menus services. Les portables, la drogue et autres babioles agrémentant l'ordinaire n'entrent pas en prison par l'opération du Saint-Esprit. Ça rend service à tout le monde et, en plus, ça permet au gardien d'être tranquille. Malheur à celui qui se permettrait de lui cracher sur les chaussures. On le retrouverait pendu ou la gorge tranchée dans les douches. Comme le petit Momo qui s'était permis de me manquer de respect à l'heure de la promenade en me traitant de « vieille fiotte » alors que je lui faisais juste

remarquer qu'il pourrait faire un effort pour fumer son joint plus discrètement.

Moi, je ne pouvais pas grand-chose contre lui. Sinon, il faudrait mettre la moitié de la détention au mitard. Mais il a eu la malchance d'envoyer sur les roses M. Tonio qui lui demandait poliment de me présenter des excuses.

Il a signé son arrêt de mort sans même s'en rendre compte.

En prison, il faut avoir le sens des hiérarchies. Les officielles et les parallèles. Et ce sont plus souvent les secondes que les premières qui garantissent la tranquillité de chacun et, plus particulièrement, la sécurité des gardiens. Surtout avec la surpopulation carcérale que nous connaissons.

M. Tonio, il a été très classe quand j'ai été le remercier dans sa cellule.

– C'était la moindre des choses. N'en parlons plus, il a juste dit.

Moi, ça me mettait mal à l'aise une telle générosité. Chaque fois que j'ai rendu un service à M. Tonio, il me l'a largement rétribué. Et la règle, en prison, c'est de ne pas être en reste.

– Oui, mais si, jamais, je pouvais faire quelque chose pour vous, vous rendre un réel service, vous savez que vous pouvez compter sur moi, monsieur Tonio, je n'ai pu m'empêcher d'insister.

– Je le sais, Louis. On en reparlera.

Ça faisait deux ans que M. Tonio était dans ma division de la Santé. La Santé, c'est une prison d'un autre âge et elle accuse largement le poids des ans. C'est franchement l'une des plus sordides de la République. Même pour le personnel pénitentiaire. Son nom est largement usurpé. Mais

M. Tonio, il s'y trouvait bien parce qu'il a de la famille à Paris et qu'il pouvait aisément continuer de gérer ses affaires.

Ce qui, par contre, le contrariait, c'était l'idée d'un transfèrement dans une autre région. En quinze ans de détention, il avait déjà fait son tour de France avec huit prisons différentes à son palmarès.

M. Tonio, il n'avait pas réellement envie de s'évader. Il avait juste envie de poser ses valises.

À soixante-cinq ans, ça se comprend. Mais la perspective d'un transfèrement le taraudait.

– Ça, c'est vrai, c'est ennuyeux, lui ai-je dit quelques jours plus tard alors qu'il s'en ouvrait à moi amicalement. Les détenus comme vous, ils aiment les faire tourner par sécurité. Et l'ordre peut arriver d'un jour à l'autre sans même que vous en soyez averti.

M. Tonio était visiblement contrarié. J'examinais toutes les éventualités. Mais il n'y en avait pas trente-six.

– Excusez-moi, monsieur Tonio, mais je suis surpris qu'un homme comme vous n'ait jamais songé à s'évader. C'est le rêve de chacun ici, excepté les drogués.

– Bien sûr que j'y ai pensé, mon pauvre Louis. Mais, à chaque fois, on m'a mis dans des lieux où ce n'était guère possible ou on m'a changé de prison le plan à peine échafaudé.

– Évidemment.

– Tu comprends, Louis, je ne peux pas me permettre une sortie de prison le pistolet à la main et jouer de la corde à nœuds n'est plus de mon âge.

– Il faudrait y réfléchir. Doit bien y avoir un moyen, j'ai dit par compassion.

– Tu vois, Louis, je le dis à toi en toute confiance, mais, s’il y avait un moyen sûr de sortir d’ici, je serais prêt à donner cent cinquante mille euros à celui qui m’aiderait à prendre la poudre d’escampette.

Quand on est gardien de prison, on est bien obligé de se mettre dans la tête des détenus et d’échafauder des plans d’évasion en se mettant à leur place. Ne serait-ce que pour les empêcher de mettre leurs plans à exécution.

C’est comme une seconde nature parmi le personnel de détention. C’est forcé. En plus, c’est comme un jeu entre collègues et j’ai toujours été le plus fort pour trouver la faille de chaque plan. Chaque fois qu’on a parié, j’ai remporté la mise.

En fait, il y a une seule et unique façon de sortir de prison en toute sûreté. Une seule. Et pas la peine de chercher midi à quatorze heures. C’est aussi simple que l’œuf de Christophe Colomb.

Il faut en sortir comme on y est entré. Par la grande porte.

Mais, attention ! Il ne faut pas négliger les préparatifs pour autant. Surtout lorsqu’on est le détenu le plus célèbre du lieu.

Six mois, ça nous a pris. Six mois !

D’abord, il a fallu que M. Tonio, qui se portait comme un charme, se transforme en souffreteux dont on ne parvenait pas à diagnostiquer les maux. Histoire que l’administration centrale soit dans l’expectative sur son cas et sursoie à toute idée de transfèrement.

Ensuite, j’ai dû me faire muter à l’accueil des familles et aux parloirs. Mais ça n’a pas été si difficile que ça à trois mois de ma retraite. Demande jugée légitime grâce à l’appui de mon syndicat.

Le plus délicat, ça a été de faire coïncider l'heure de parler de M. Tonio avec celle de fin de mon dernier service.

On avait tellement arrosé mon départ avec les collègues que chacun n'y a vu que du feu quand je suis sorti avec M. Tonio grimé en vieille femme.

Juché sur ses hauts talons, il avait certes le pas incertain. Mais il n'était pas le plus chancelant.

Évidemment, j'avais intérêt à rester peinarde après tout le bordel que ça a déclenché.

Je devais attendre que ça se tasse et ne pas bouger avant trois mois. Et c'est juste le deuxième mois que ma sœur a fait appel à moi pour jouer les gardes-malades de la vieille.

Putain de frangine et saloperie de vieille !

## 12

Je ne sais pas ce qui m'a pris le jour où je me suis mis en tête de faire sortir Lucie de l'HP. Pour quelle raison je me suis compliqué volontairement l'existence ?

Je n'ai toujours pas de réponse. Par attachement ou par compassion. Mais on ne s'encombre pas d'une nana quand il y a cent cinquante mille euros à la clé. En tout cas, si l'on y réfléchit.

C'est peut-être à cause du suicide d'Élodie le dimanche d'avant ma sortie de l'HP. Celle fois-là, elle s'est pas loupée en se tranchant la gorge.

En tout cas, c'est à ce moment que j'ai décidé de ne pas laisser Lucie parmi tous ces dingues. Elle avait plus de chance de guérir à l'extérieur que là-dedans. Et puis Lucie avait toujours été gentille avec moi. Le genre de choses auxquelles je n'ai jamais été habitué dans ma vie.

J'ai été marié sept ans avec une garce qui m'en a fait voir de toutes les couleurs. La gosse qu'on a eue, je ne sais même pas si elle est de moi. Je m'en foutais un peu parce

que je l'aimais la gamine. Puis, un jour, celui de notre septième anniversaire de mariage, ma femme est partie faire des courses avec la petite et je n'ai plus jamais entendu parler ni de l'une ni de l'autre.

La gosse, elle doit avoir trente-trois ans aujourd'hui si je compte bien.

Plus ou moins l'âge de Lucie.

Alors, c'est peut-être pour ça. Une histoire d'inconscient qui ferait sûrement plaisir au Dr Frankens. Ou simplement parce que Lucie avait pleuré quand je lui avais annoncé mon prochain départ et qu'elle s'était accrochée à mon bras en me suppliant de l'emmener avec moi.

En tout cas, je n'ai pas eu de problème pour faire sortir Lucie par la grande porte. Bien moins qu'avec M. Tonio. Le plus difficile a été de la convaincre de se déguiser en garçon et d'abandonner ses « affaires de fille ».

J'ai dû lui promettre de l'épouser. Mais ce n'est qu'une promesse. Elle est beaucoup trop jeune pour moi et, le mariage, j'ai déjà donné.

J'aurais peut-être dû penser à ce que j'allais faire d'elle une fois dehors.

Il était exclu que je l'emmène chez moi. Je risquais de croiser un voisin qui ne manquerait pas de la remarquer et à l'HP ils établiraient sûrement un lien avec la disparition de Lucie le jour de ma sortie vu qu'on nous voyait souvent ensemble. En même temps, ils n'allaient pas claironner sur les toits la fugue d'un pensionnaire. Toutefois, le plus prudent était quand même de trouver un hôtel dans l'immédiat.

J'ai opté pour un hôtel de la périphérie où il n'y a pas de personnel et où l'on entre et sort comme d'un moulin à

condition d'avoir une carte de crédit. J'ai réglé deux nuits, mais je savais que nous partirions dès le lendemain.

Lucie, ça l'amusait follement. Moi, moins. L'inconvénient de ces chambres-cabines, c'est leur étroitesse et elle a eu vite fait de me coincer.

Je ne suis pas parvenu à la convaincre qu'il fallait que nous respections une période de chasteté, appelée fiançailles, avant le mariage. Mais j'avais pris la précaution de partir de l'hôpital avec suffisamment de calmants et de somnifères pour tenir à carreau un régiment entier.

Lucie a fini par s'endormir. Avec une dose suffisante pour qu'elle dorme jusque dans l'après-midi suivant et me laisse les coudées franches.

## 13

À sept heures, j'étais réveillé et, une heure plus tard, je franchissais la porte de mon immeuble. J'ai réuni quelques affaires et récupéré les dix mille euros d'économies que j'avais planqués.

La concierge a été surprise de me voir ressortir au bout d'une demi-heure avec un sac de voyage.

– Vous repartez déjà, monsieur Bollu ?

– Oui, je vais aller quelque temps chez un ancien collègue à la campagne, j'ai menti. Mais, excusez-moi, je suis pressé. Je dois passer à ma banque.

À l'agence, même si je savais que j'allais me perdre dans la nature, je n'ai pas commis l'erreur de vider mon compte. J'ai juste retiré deux mille euros.

Ma pension allait continuer d'être virée, alimentant mes prélèvements divers et variés, et rien ne laisserait penser que j'avais disparu définitivement.

J'ai même pris la précaution de demander un chéquier qui ne me servirait à rien.

Puis j'ai filé dans les grands magasins pour acheter deux jeans, deux pulls et un blouson pour Lucie, que j'ai réglés en liquide.

J'étais de retour à l'hôtel avant treize heures. Lucie dormait toujours à poings fermés.

J'ai mangé un des sandwiches que je nous avais achetés en la regardant. Ça m'a fait remonter à des années en arrière lorsque je veillais sur le sommeil de ma gosse quand elle avait de la fièvre. Ça m'a fait drôle parce que Lucie avait la même habitude qu'elle de dormir les deux bras repliés sur sa poitrine et les poings fermés.

Mais Lucie ronflait.

Ma gamine, je ne sais pas ce qu'elle a bien pu devenir avec sa garce de mère. Je préfère même pas l'imaginer. De toute façon, je n'en saurai jamais rien. Elle peut tout aussi bien être morte. Sinon, pourquoi elle n'a jamais essayé de me joindre une fois majeure ? À moins que sa mère lui ait dit que je n'étais pas son père, bien sûr.

Et Lucie, qu'est-ce que je sais d'elle ? Pas grand-chose, en fait. Et je ne suis même pas sûr qu'elle m'ait dit la vérité sur elle, son mec et son bébé. En plus, je ne connais même pas son nom de famille. Jamais pensé à lui demander. C'est pas le type de question que l'on pose dans un HP.

J'aurais dû. Elle a peut-être de la famille quelque part qui aurait pu la recueillir. Ou la refoutre à l'HP si c'est elle qui l'y avait mise.

Mais je pressentais la galère avec cette paumée que je devais me trimbalier.

Ce qui me tracassait le plus, c'est qu'elle n'ait aucun papier d'identité sur elle. C'est pas le genre de truc qu'on vous laisse dans un HP. Encore heureux qu'elle était blonde comme les blés et qu'elle éviterait les contrôles au faciès.

Mais une blonde aux yeux verts, ça attire l'attention. Inévitablement.

Et qu'est-ce que j'allais pouvoir en faire lorsque j'aurais touché mes cent cinquante mille euros ?

En fin de compte, tout ce fric me pose déjà plein de problèmes avant même d'en avoir vu la couleur. Je n'ai pas le sentiment que ça s'arrangera après.

Mais qu'est-ce qu'elle ronfle ! J'ai peut-être forcé la dose.

## 14

J'ai regardé dormir Lucie encore deux bonnes heures, puis je me suis décidé à la réveiller.

Séance de douche froide et gobelet de café sur gobelet de café durant plus d'une heure avant d'arriver à la mettre à peu près sur pied.

J'ai dû l'habiller moi-même comme une môme. Mais je me demande si elle ne faisait pas un peu exprès. Car, après, elle est partie dans un grand éclat de rire comme si elle m'avait bien eu.

Mais elle a fait la gueule pour le jean que je lui avais enfilé. Il n'était pas taille basse !

En plus, elle ne voulait pas quitter l'hôtel parce qu'elle avait décidé que ce serait « notre maison pour toujours ».

J'ai tenté de la ramener aux réalités en lui expliquant qu'elle était sortie illégalement de l'hôpital et que moins elle se ferait remarquer mieux ce serait pour nous deux, vu qu'elle était en cavale et que j'étais son complice.

Peine perdue. Lucie, elle s’amuse de tout. Soit elle est idiote, soit elle s’est fait bouffer le cerveau par la drogue. Celle d’avant ou celle de l’hosto. Ce qui revient un peu au même. Malheureusement pour moi.

J’ai dû me la traîner, comme une môme qu’on emmène contrainte et forcée à l’école, jusqu’à l’agence de location de voitures que j’avais repérée à cinq cents mètres de l’hôtel.

Sauf que, si j’avais tout du père en pétard, la môme en question n’avait pas cinq ans mais la trentaine. Bonjour la discrétion ! C’est pas croyable comme l’on peut s’intéresser à vous dans les moments où on le souhaite de moins. Encore heureux que Lucie était majeure et qu’on n’ait pas croisé de flics suspicieux.

Par chance, elle l’a bouclée et s’est contentée de faire une moue boudeuse tandis que je remplissais les papiers de location au comptoir. Mais il a fallu que le connard d’employé la ramène avec un sourire commercial de loup ravi lourd de sous-entendus.

– J’espère que la voiture plaira à mademoiselle.

J’ai craint le pire. À tort. Lucie s’est contentée de lui tirer la langue.

Je n’ai commencé à me détendre qu’une fois engagé sur le périphérique et dans ses embouteillages de la mauvaise heure. De toute façon, quand ce n’est pas la mauvaise heure, c’est le mauvais sens.

Nous avons mis deux heures pour arriver à hauteur de Wissous. L’autoradio branché sur FIP et sans échanger un mot.

Lucie ne boudait plus mais semblait « ailleurs ».

– À quoi tu penses ? j’ai fini par demander et en oubliant que je ne savais pas s’il arrivait à Lucie de penser vraiment, je veux dire normalement.

Elle a mis un sacré bout de temps avant de répondre.

– Tu vas pas m’abandonner, hein ?

Au son de sa voix, j’ai compris qu’elle n’était pas dans son assiette.

– Quelle idée ! j’ai fait en m’efforçant d’être le plus enjoué possible.

Mais j’étais mal à l’aise et elle l’a senti. J’étais précisément en train de me demander, depuis que nous avons quitté le périph, ce que j’allais bien pouvoir en faire après. Quasi une obsession.

– Moi je sais que t’as pas envie qu’on se marie.

J’ai été pris de court. Était-ce vraiment le moment choisi pour aborder cette question ? Lucie, c’est une paumée que j’ai prise en pitié et qui pourrait être ma fille. Je n’ai pas du tout envie de partir dans une histoire déjantée et quasi incestueuse. Est-ce que Lucie peut comprendre ça ? Mais ça peut être pire, vu son état, si elle s’accroche à cette idée.

– Pour l’instant, étant donné mon âge, je te considère plutôt comme ma fille...

Qu’est-ce que je n’avais pas dit là ! Elle est partie dans une crise de larmes hystéro.

– Je veux pas être ta fille, elle hoquetait entre deux sanglots. Si je suis ta fille, tu m’abandonneras !

Elle avait l’air d’avoir un sacré passif de ce côté-là. Peut-être qu’elle avait connu ça.

J’ai choisi de fermer ma gueule et de m’arrêter sur la première aire de repos venue. Pour la consoler et lui jurer que jamais je ne l’abandonnerais.

– Sinon, pourquoi je t’aurais sortie de là, hein ?

C'était évident. Comme il était tout aussi évident que j'aurais peut-être dû y réfléchir à deux fois avant de la faire s'évader de l'HP.

À force de promesses, j'ai fini par réussir à calmer sa peur panique d'abandon.

Et je pouvais la comprendre en me souvenant combien je m'étais senti abandonné par ma mère et la terre entière dans mon enfance. Un double abandon puisque, après l'internement de la vieille qui dura douze ans, nous fûmes placés ma sœur et moi dans des familles « d'accueil ». Différentes, bien entendu.

– Tu sais, Lucie, moi aussi j'ai été abandonné.

Ça a été la parole magique. Mais elle m'a d'abord obligé à la regarder droit dans les yeux pour être sûre que je disais la vérité.

– Alors on est pareil, qu'elle a dit, et on n'a pas le droit de s'abandonner.

– On n'a pas le droit, j'ai répété en ravalant mon émotion et en m'empressant de remettre le contact.

## 15

Lucie ne m'a plus parlé de mariage durant tout le reste du trajet. Mais elle a voulu savoir comment elles étaient mes familles d'accueil. Ce n'est pas le genre de sujet que j'aime aborder. Même s'il m'en reste plus de bons que de mauvais souvenirs après ce que j'avais vécu chez moi.

Elle a semblé le comprendre.

– Et toi ? j'ai dit.

– Oh ! moi, quand mon père nous a quittées ma mère et moi, nous avons été vivre à la campagne chez mes grands-parents, les parents de ma mère. Puis ma mère a disparu un beau jour et je suis restée seule avec les vieux.

– Ils étaient comment ?

– Sévères. Ils voulaient pas que je ressemble plus tard à ma mère qu'ils traitaient de traînée. Ils m'interdisaient tout et le grand-père me frappait avec sa ceinture quand je n'étais pas sage. J'ai fugué à treize ans mais les gendarmes m'ont trouvée en train de faire du stop. J'ai reçu la rouste de

ma vie quand ils m'ont ramenée chez les vieux. Je me suis tirée de là définitivement deux ans plus tard.

Je n'avais pas envie de lui demander comment elle avait fait pour vivre. Surtout qu'elle devait être jolie à l'époque.

– Tu avais quel âge quand ton père vous a quittées ?

– Je sais pas. Quatre ou cinq ans. Mais je n'ai pas de souvenirs de lui. Je ne sais pas pourquoi. Sûrement que je l'ai zappé.

Je me suis arrêté pour faire le plein et acheter des sandwiches. Après, nous avons dormi dans la voiture sur une aire de repos. Sommeillé, plutôt, car ce n'était guère confortable et il faisait frais.

Nous avons repris la route et nous nous sommes arrêtés à la première station-service venue pour acheter des viennoiseries et des galettes. J'ai bu deux cafés serrés mais Lucie s'est contentée d'un thé. Elle avait les yeux cernés et paraissait plus vieille que l'âge que je lui supposais. Mais je ne devais guère avoir meilleure apparence. La caissière nous a appelés « m'ssieur-dame ».

À sept heures et demie, nous avons quitté l'autoroute au péage de Roquemaure pour prendre la route de Tarascon.

M. Tonio m'avait laissé l'adresse d'un garage dans un village des environs. C'était mon seul contact avec lui.

Le garage avait plus l'aspect d'une casse de voitures que ce qu'il était supposé être. Il semblait tout droit sorti d'un film en noir et blanc des années cinquante et avait une seule pompe, à gazole.

Il était ouvert mais il n'y avait personne en vue.

Quand je suis descendu de voiture, je me suis pourtant trouvé devant un type comme sorti de nulle part mais qui donnait l'impression d'être le figurant du même film.

La soixantaine indéterminée. Le style ancien catcheur ou boxeur dont la masse musculaire aurait viré en mauvaise graisse. Les nibards à l'air sous les bretelles de la salopette, un ventre de neuf mois, des tatouages sur les bras et les épaules pour rappeler sa virilité présumée. Le tout surmonté d'une gueule de mal embouché. Avec un mégot au coin du bec, évidemment.

Rien qu'à l'odeur qu'il dégageait, j'ai senti qu'il n'avait pas eu le temps de prendre de douche depuis une semaine.

Il m'a longuement jaugé des pieds à la tête. Du genre « si t'es un poulet, sache que je m'en mange deux comme toi à chaque petit déjeuner ».

– Bonjour, j'ai fait en m'efforçant de sourire sans pour autant prendre un air de cave.

– C'est pourquoi ? il m'a lancé comme s'il avait changé d'idée sur mon compte et me voyait à présent en démarcheur importun.

– Je viens de la part de M. Tonio.

– M. Tonio ?

Il a eu une moue de contrariété et craché son mégot par terre.

– Oui. M. Tonio, j'ai répété au dégénéré.

– Et toi, t'es qui ? il m'a demandé en écrasant ostensiblement le mégot éteint sous son talon.

– Un ami, j'ai répondu prudemment et en pensant le mettre en confiance.

– Un ami de M. Tonio ?

– Puisque je vous le dis.

Je l'ai senti sur la défensive.

– C'est quoi ton blaze ?

J'ai hésité à donner mon nom à cet énergumène.

– T’as pas de blaze et tu prétends venir de la part de M. Tonio ?

– Je lui ai rendu un grand service.

– Ah ouais !

Ça ne semblait ne lui faire ni chaud ni froid.

– C’est grâce à moi qu’il est sorti, j’ai dit en tentant une dernière tentative de mise en confiance.

– Si tu le dis !

– Je devais venir ici il y a plus de trois mois mais j’ai eu des empêchements.

– T’étais en taule ?

– Tout comme, j’ai répondu sans pour autant mentir tout à fait.

– Tu pouvais pas le dire plus tôt, il m’a jeté d’un ton de reproche comme si je lui avais fait perdre son temps.

Il s’est gratté le sein gauche tout en semblant réfléchir. Mais il n’en donnait que l’impression.

– Tu serais pas des fois le maton qui l’a fait sortir ?

– Oui.

– C’est pour ça qu’on t’a mis en taule ?

– Je n’étais pas en prison. Disons que j’étais au vert.

– Ouais. T’as raison. Vaut toujours mieux être prudent dans ce genre de truc. Mais c’est qui la greluce que tu te trimbales dans ta caisse ? Ta gagneuse ?

– Non. C’est ma fille.

– Ah ! La famille, il y a que ça de vrai. Mais c’était pas prévu que tu viennes à deux.

Il en était visiblement contrarié.

– Qu’est-ce que ça change ?

– Oh ! rien. Moi, je dis ça comme ça.

Il a haussé les épaules et s’est gratté derechef l’autre sein.

– Et tu veux voir M. Tonio ?

Durant ma longue carrière, j'avais largement eu le temps de traiter ce genre de personnage. Ils se faisaient rare mais ils avaient tous comme point commun d'être des vicieux du pois chiche qui leur tenait lieu de cerveau. Et celui qui se tenait devant moi semblait en être le prototype.

– Je suis là pour ça, non ? j'ai fait en délaissant mon attitude conciliante pour celle de « maton », histoire de lui rappeler des souvenirs.

J'avais marqué un point. Il n'y avait pas plus doux que ce type de clients quand on leur rappelait qui était du côté du manche.

– C'est qu'il faut d'abord que je le prévienne. On ne s'attendait plus à te voir, tu comprends, il a dit comme s'excusant.

– Alors, prévenez-le !

J'avais répliqué d'un ton cassant tout en sentant que j'avais devant moi un super faux cul.

– Ça va prendre du temps. M. Tonio, il n'est pas dans le coin. Il s'est tiré à l'étranger.

C'est que j'avais craint. C'était dans l'ordre des choses. Mais M. Tonio n'était pas surnommé le Magnifique pour rien. Il était de la race de ces grands seigneurs du banditisme qui respectent leurs engagements quoi qu'ils puissent leur en coûter. C'était la base même de leur crédibilité.

– M. Tonio a sûrement laissé quelque chose pour moi avant de partir ?

Le gorille s'est dandiné sur ses pattes boudinées et s'est gratté le cul. Ce devait être sa façon de se toiletter. Ou alors son inconscient le trahissait.

Il cherchait à m'entuber.

– Tu comprends, on ne s'attendait plus à te voir...

Ça, je l'avais compris. Il y avait redite.

– Tel que je le connais, il a quand même dû laisser quelque chose. Au moins un acompte au cas où je finirais par me manifester.

– Ah ça oui !

J'en étais sûr. C'était du M. Tonio tout craché. Mais j'étais malgré tout soulagé d'en avoir confirmation car un doute avait commencé de germer au fond de moi.

– Combien ?

– Dix mille.

J'ai cru avoir mal entendu.

– Dix mille quoi ?

– Ben, dix mille euros ! Qu'est-ce que tu veux que ce soit, le dollar, il a plus la cote...

J'étais sonné et l'enfoiré que j'avais en face de moi s'en était rendu compte. Il me considérait goguenard.

Il y avait maldonne. Ce n'était pas une avance mais un pourboire.

– Et le reste ? j'ai dit pour donner le change.

– Quel reste ?

– Les cent quarante mille euros manquants.

À son sourire, j'ai compris que je pouvais faire une croix dessus. Il me l'a confirmé comme si c'était une bonne blague.

– Mais les dix mille, c'est le solde de tout compte. T'as pas encore pigé ou il faut que je te fasse un dessin ?

J'avais du mal à déglutir et j'ai senti la rage bouillir en moi. Mais je ne faisais pas le poids devant cette masse de saindoux après sept mois d'HP et tout ce qu'on m'y avait fait ingurgiter. J'ai donc joué le rôle qu'il attendait de moi dans son film de série B des années cinquante. Celui de cave qui se fait ratisser.

– Alors filez-moi les dix mille et je me casse.

Il a enfoncé le clou.

– M. Tonio m'avait dit que tu serais raisonnable. De toute façon, c'est dans ton intérêt, non ?

Il m'a dit d'attendre et il est revenu au bout de cinq minutes. En me tendant une grande enveloppe Kraft maculée de taches graisseuses, il a marqué un temps d'hésitation. Ça semblait lui fendre le cœur de s'en séparer. C'était le genre de mec qui avait dû passer sa vie à jouer les larbins pour des clopinettes. Alors, dix mille euros, c'était forcément tentant. J'en ai eu comme la confirmation lorsqu'il a jeté un regard à ma bagnole d'où Lucie nous observait.

Sûrement que, si elle n'avait pas été présente, ça se serait passé différemment.

J'ai pris mon temps pour décacheter l'enveloppe et y jeter un œil au cas où ce serait du papier journal.

– T'inquiète ! il m'a jeté avec impatience. Il y a le compte, en billets de vingt.

De toute façon, il n'était pas dans mes intentions de me mettre à compter mes cinq cents billets en pleine rue, même si le garage était situé un peu à l'écart et que les passants y étaient plutôt rares.

J'ai tourné les talons.

– Je te dis pas à la revoyure, il s'est marré.

J'étais fou de rage. La vraie, la meurtrière.

– T'as été long, m'a reproché Lucie quand je suis remonté en voiture.

C'était vraiment pas le moment de me faire chier.

## 16

C'est pas avec vingt-deux mille euros moins les quelque cinq cents que j'avais déjà dépensés en deux jours en frais divers que l'on peut se refaire une vie quand on a décidé de rompre les amarres. Surtout à deux.

Lucie, comme toutes les femmes, doit avoir un sixième sens. En tout cas, elle a compris qu'il valait mieux qu'elle s'abstienne de la ramener.

Je lui ai confié l'enveloppe et je me suis mis à réfléchir tout en prenant la direction Tarascon. Puis j'ai enfilé sur Arles en me disant que c'était une ville avec plein de touristes et qu'on y passerait inaperçus.

Évidemment, ça n'a pas manqué. Il a fallu que Lucie ouvre l'enveloppe et se mette à compter les billets.

– On ne joue pas avec l'argent, Lucie !

– Je compte. Je ne fais rien de mal. Qu'est-ce que tu peux être méchant, parfois !

J'ai soupiré de lassitude.

– C'est ça, compte. Au moins, ça t'occupera.

Je ne sais pas si Lucie a fait comptabilité dans une autre vie. En tout cas, elle a vite compté.

– Quatre cents billets de vingt euros, elle m’a dit toute contente en se tournant vers moi dans l’attente d’un compliment.

J’ai failli lâcher le volant.

– Qu’est-ce que tu dis ? j’ai crié.

– Quatre cents billets de vingt euros, elle a répondu apeurée.

– Tu t’es trompée. C’est pas possible. Recompte.

Elle a recompté à haute voix en retenant ses larmes.

J’en tremblais de rage. Le putain de salaud m’avait refait de deux mille euros !

J’ai freiné et failli faire demi-tour.

– Qu’est-ce que tu fais ? a dit Lucie inquiète. Je veux pas retourner là-bas.

Elle avait raison. L’enfoiré devait s’attendre à me voir revenir.

Je me suis rasséréené en me disant que la vengeance est un plat qui se mange froid.

## 17

Arrivé dans Arles, je me suis énervé à nouveau car j'ai eu un mal de chien à me garer, mais j'ai pu dénicher un hôtel-restaurant pour touristes bas de gamme. Juste ce qu'il nous fallait avec notre dégaine fripée.

J'ai pris la précaution de demander une chambre à deux lits séparés au réceptionniste, qui m'a regardé bizarrement en me tendant la clé après avoir déshabillé Lucie du regard.

Je me suis jeté le premier sous la douche et j'y suis resté un long moment, le temps de prendre les résolutions qui s'imposaient. Quand j'en suis ressorti propre comme un sou neuf et rasé de près, j'ai découvert avec stupéfaction que Lucie avait accolé les deux lits et entrepris de les transformer en un seul plumard.

Ça la reprenait !

– Lucie, j'ai dit sur un ton sans réplique, tu vas te laver et après on va faire un vrai repas.

J'ai quand même dû la déshabiller et la laver moi-même sinon on y serait encore. Lucie, c'est une môme. Une môme de trente et quelques.

C'est ce que j'ai pensé en la voyant contempler son steak frites d'un air béat d'enfant qui débarque pour la première fois dans un McDo.

Si je l'avais écoutée, elle aurait repris un troisième dessert après sa tarte au citron et sa glace. J'ai même regretté de ne pas l'avoir laissée faire. Car, bientôt, nous n'aurions plus la possibilité de nous afficher dans des restaurants.

Après le repas, j'ai pris la route des Saintes-Maries-de-la-Mer. À la fois pour lui montrer quelque chose de beau qui m'avait toujours fait rêver et parce que j'avais une petite idée en tête.

Je me souvenais d'un Gitan, Félix, qui avait tiré dix piges pour un meurtre « d'honneur ». Et c'en était un vrai – je parle du meurtre – car il avait coupé la gorge de son beau-frère qu'il avait surpris en train de se faire sucer par sa fille de sept ans.

Malheureusement, Félix était gitan et ne s'en était pas tiré avec une peine de principe vu les faits avérés. Quoi qu'on en dise, la justice a ses hiérarchies raciales.

Félix, il m'inspirait le respect et je lui ai toujours rendu service gratos, parfois même en y mettant de ma poche. Pas le genre de chose qu'un Gitan oublie. « À la vie, à la mort, chef », qu'il m'a dit le jour de sa sortie de taule.

Malgré les onze ans passés, j'étais sûr que Félix s'en souviendrait et me rendrait service. Même si je n'avais jamais eu à y songer auparavant. Mais lui y avait pensé. « Demande Félix le vannier, si un jour tu as besoin de moi. »

J'ai commencé par errer dans les ruelles pour touristes des Saintes-Maries en traînant Lucie par la main pour qu'elle ne se précipite pas sur chaque robe, toutes plus chatoyantes les unes que les autres, qu'elle voyait dans les boutiques.

Je n'ai eu la paix qu'en lui offrant trois jeans taille basse et quatre de ces hauts dont raffolent les gamines et qui laissent le ventre bien à l'air.

J'ai pu reprendre mon errance, mais je n'apercevais pas mon Félix. Je me suis résolu à demander à un gamin d'une dizaine d'années entouré de chaises de paille s'il connaissait Félix le vannier.

Il m'a d'abord considéré d'un œil soupçonneux.

– Je suis pas flic. Je suis un ami, j'ai dit histoire de la rassurer.

Ça n'a pas eu l'effet escompté. Ils doivent pas avoir tellement d'amis *gadjé* les Gitans.

Une matrone a surgi comme par miracle et s'est campée devant moi les mains sur les hanches.

– Qu'est-ce que t'y veux au petit ?

J'ai joué l'apaisement.

– Rien, madame. Je suis de passage et je recherche un ami, Félix le vannier.

Elle s'est montrée encore plus soupçonneuse que le gamin.

– Et vous êtes qui ?

– Vous le connaissez ?

– C'est à voir. Ça dépend qui le demande.

– Louis le *gadjó*.

– Vous l'avez connu où ? elle a demandé en fronçant les sourcils.

– Où il a passé dix ans loin de chez lui.

J'ai tout de suite compris que le courant était enfin passé.  
– Rémy, elle a dit au gamin qui n'en perdait pas une miette, va prévenir grand-père que son *gadjó* de Paris est là.

## 18

J'ai eu un mal fou à convaincre Félix que ce n'était pas le moment de donner une fête en mon honneur. J'ai vu défiler toute la famille – nombreuse, forcément – qui nous a immédiatement adoptés, ma « fille » et moi.

Au bout d'une heure, j'ai pu enfin m'isoler seul à seul avec Félix et lui demander ce dont j'avais besoin.

– Pas de problème, il m'a dit comme je m'y étais attendu. Dis-moi seulement ce que tu veux.

Il n'a pas posé de question mais il s'est bien douté que ce n'était pas pour tirer le canard. Il a été très déçu que je refuse son assistance.

– C'est une dette d'honneur, tu comprends. C'est personnel.

– Mais t'es mon ami, mon frère. Ce qui te concerne me concerne ainsi que toute ma famille. Si tu refuses mon aide, tu me vexes.

– Tu m’aides déjà beaucoup, Félix, et j’ai un autre service à te demander. Je voudrais que tu prennes soin de ma fille... enfin, ce n’est pas tout à fait ma fille...

– Ça, je l’avais deviné à la façon qu’elle a de te regarder. Mais, tu sais, t’as pas à avoir honte si elle t’aime. Elle est juste un peu trop maigre pour te donner de beaux enfants.

J’ai préféré faire court.

– Demain midi, je te la confierai le temps que je fasse ce que j’ai à faire.

– Pas de problème.

– Je reviendrai dès que je pourrai, mais, au cas où je ne reviendrais pas, je souhaiterais que tu en prennes soin. J’ai près de vingt mille euros et demain...

Félix est tout de suite monté sur ses grands chevaux.

– T’es vraiment qu’un *gadjò* pour penser qu’au fric !

Il a même craché par terre.

– Tu as de la chance d’être mon frère, Louis. Tu m’as gravement insulté.

J’ai renoncé à lui expliquer l’état mental de Lucie. Je me suis contenté de m’excuser et de jurer de faire appel à lui en cas de besoin.

## 19

Quand je suis revenu le lendemain midi après avoir passé une partie de la nuit sans fermer l'œil et à repousser les assauts de Lucie jusqu'à ce qu'elle finisse par s'endormir de fatigue, à ma surprise – et aussi déception, je dois le reconnaître –, Lucie n'a fait aucune difficulté pour rester avec les Gitans.

Faut dire qu'elle avait passé son après-midi à faire des essais de robes avec ses nouvelles copines. Mais j'ai quand même eu un petit pincement au cœur qu'elle me laisse repartir sans marquer la moindre émotion. Peut-être qu'elle ne se doutait pas que je l'abandonnais en quelque sorte.

En tout cas, je me sentais la conscience tranquille puisque j'avais glissé dans son sac dix-neuf mille euros dont, d'une façon ou d'une autre, je n'aurais plus besoin.

Félix m'a fourni l'arme que je lui avais demandée. Un solide fusil calibre 12 à double canon scié dans les plus pures règles de l'art. Avec trois boîtes de cartouches à

sanglier pour faire bonne mesure au cas où je rencontrerais plus d'obstacles que prévu.

Je me suis également débarrassé de la Laguna de location. L'un de ses fils doit la ramener à l'agence de Marseille. Du moins je l'espère.

Il m'a procuré un Toyota tout-terrain qui semblait sortir tout droit d'une casse, ou alors on avait joué au Meccano avec, mais il m'a assuré que le moteur était quasiment neuf. Je n'ai demandé qu'à le croire.

Félix et tous les hommes du clan m'ont donné tour à tour l'accolade en me souhaitant bonne chance. Avec solennité et plus de gravité que je ne le souhaitais.

– J'espère revenir, j'ai dit à Félix pour me donner du cœur au ventre.

– Si Dieu le veut et avec l'aide de ton arme, il m'a répondu fataliste.

Merci pour les encouragements ! C'était franchement lugubre et ils avaient tous la mine de types qui n'auraient pas misé un seul cent sur mes chances de succès. Même si je les avais laissés dans l'ignorance la plus complète de ce que je me proposais de faire, ils devaient estimer qu'un *gadjo* qui s'engageait sur le sentier de la guerre était un *gadjo* mort. Félix le premier.

Ça m'a fait drôle de prendre la route après des adieux si sinistres et sans Lucie à mes côtés. J'avais l'impression d'avoir perdu ma sainte protectrice et j'avais une boule dans la gorge. Pas de l'appréhension, plutôt le tract de l'artiste avant d'entrer en scène. Mais l'artiste, lui, il joue pour de faux. Il se relève toujours pour le salut final. Au pire, il ne risque de prendre qu'une tomate ou un œuf au lieu des applaudissements escomptés. Pas de finir en cendres ou dilué dans l'acide.

Ou alors c'était l'effet de la nuit tombante.

J'avais une bonne heure de route devant moi et, pour me changer les idées, j'ai fait comme si Lucie se trouvait à mes côtés. Je l'ai imaginée en train de me raconter ses conneries de bonne femme qui n'en finissent jamais et qui n'ont jamais intéressé un mec mais font passer le temps.

Mais, là, bizarrement, je m'y intéressais. Ça me rassurait.

De fil en aiguille, je l'ai revue nue et moi en train de la laver comme une môme. Ça m'a fait drôle parce que je la voyais à présent avec un corps de femme.

Même si ses seins étaient menus et ses hanches plutôt étroites, elle n'était pas aussi maigre que Félix l'avait prétendu. Elle avait même les petites fesses bien rebondies. Et c'était une vraie blonde au sexe de nymphe.

J'ai bandé – il y avait longtemps. Je me suis dit que je déraillais. Pas à cause d'être dur comme du béton, mais parce que c'était Lucie qui me faisait cet effet-là.

C'était pas sain et ça m'a foutu mal à l'aise. J'ai préféré me concentrer sur mon plan. Il valait ce qu'il valait, mais je n'en avais pas d'autre et je comptais sur l'effet de surprise. Enfin, celle de mon fusil, car je n'excluais pas que cet enculé de voleur m'attende.

Mais je n'arrivais pas à me concentrer vraiment. Lucie revenait sans cesse à la charge, faisant irruption alors que je m'y attendais le moins et détournant le cours de mes pensées. Comme si elle avait besoin de moi.

Je regrettais même de ne pas l'avoir emmenée. Je me torturais les méninges à me demander ce qu'elle pouvait bien faire. Et, si elle avait gardé une des robes gitanes, est-ce qu'elle n'allait pas se mettre à la soulever comme à l'hosto ? Sûr que les bonshommes l'interpréteraient mal.

Mais je pouvais faire confiance à Félix et aux femmes pour mettre le holà si l'un d'eux osait l'approcher.

Le problème, c'était si je revenais pas. Lucie se retrouverait mariée à tous les coups.

J'ai rougi en prenant conscience que je ne supportais pas l'idée qu'un homme puisse l'approcher et encore moins qu'il puisse la toucher. Personne.

Je l'avais protégée à l'HP et jusqu'à présent. Mais qu'allait-il advenir d'elle si mon affaire tournait mal ?

Il fallait absolument que je m'en tire pour pouvoir continuer de protéger Lucie.

Elle avait besoin de moi.

– Putain ! j'ai dit à haute voix, si quelqu'un osait la toucher...

Quand j'ai traversé le village du débile, j'étais habité d'une rage meurtrière dont je ne me serais pas cru capable. Celle du parfait combattant.

## 20

Je me suis garé à l'extrémité du village dans une rue adjacente et je suis revenu à pied vers le garage en contournant largement les habitations.

Au début, j'étais satisfait que la lune soit de mon côté en restant voilée. Mais j'ai vite déchanté quand je me suis empêtré dans la première clôture de fil de fer barbelé venue et que je me suis rétamé sur un méga nid de taupe dans le pré suivant.

Avançant à pas de loup, j'ai fini par retrouver l'arrière du garage grâce à la lueur des phares des rares bagnoles qui passaient sur la départementale.

Je suis parti en exploration. Il y avait bien une porte qui donnait sur l'arrière, mais elle était sûrement fermée à clé.

J'ai contourné par le côté, stoppant net, le cœur battant la chamade.

Le garage devait comporter un logement. En tout cas, il y avait de la lumière derrière le rideau de la fenêtre située six ou sept mètres plus haut.

À moins qu'il ait fait exprès de laisser une lumière allumée. Mais il n'y avait pas de doute. C'était bien un logement puisque je discernais une autre fenêtre.

Je me suis tassé derrière un tronc d'arbre et j'ai pris mon mal en patience en guettant la fenêtre.

Il devait regarder une connerie à la télé car la lumière s'est éteinte à minuit et demi.

J'ai attendu trois heures du matin toujours derrière mon arbre en me bataillant contre les moustiques qui me bouffaient le visage et les mains. Sursautant à chaque aboiement du chien du voisin le plus proche. Ça m'a paru très long et inconfortable. J'ai eu le temps de m'en foutre des claques, mais je ne crois pas être parvenu à écraser une seule de ces satanées bestioles. À croire qu'elles ont reçu un foutu entraînement spécial dans l'art du piqué et du looping.

Après une dernière claque à trois heures tapantes, je suis sorti de derrière mon tronc pour me faufiler sur le devant de la bâtisse.

Grosse déception. La porte coulissante du garage était solidement cadenassée de trois cadenas et je n'avais pas sur moi de pince coupante idoine. Et aucune autre porte en vue sur le devant.

Je me suis alors décidé à retourner sur l'arrière du garage et à tenter de forcer la porte que j'avais aperçue au début.

Je me suis acharné, en vain, sur la serrure à l'aide du jeu de tiges recourbées que m'avait fourni le fils aîné de Félix, qui m'en avait enseigné sommairement l'usage.

Pour un néophyte comme moi, ça n'avait rien d'évident en pleine obscurité. Je ne voyais pas la différence entre les tiges fines et les moins fines.

De rage, j'ai failli donner un coup de pied dans la porte de fer pour faire sortir le lapin du terrier plutôt que de renoncer.

Mais ce n'était pas prudent avec le clébard d'à côté qui allait se mettre à hurler à la mort.

Désabusé, je me suis résigné à remettre mon coup d'une autre façon.

Le mieux était encore d'opérer durant la journée. Au moins, le garage serait grand ouvert !

J'ai jeté un dernier regard à cette porte qui me narguait et, tout en me jurant que j'aurais ce fils de pute d'une façon ou d'une autre, j'ai pris machinalement appui sur la poignée pour me baisser et récupérer mon arme que j'avais posée par terre.

J'en ai sursauté d'effroi sous la surprise, le cœur battant à tout rompre. La porte n'était pas fermée à clé. Le comble !

Je sais – et j'ai bien été payé dans ma chienne d'existence pour l'expérimenter –, les heureux hasards n'existent pas. Ça cache toujours une merde.

J'ai donc hésité et flairé le piège.

Sûr qu'il m'attendait comme un et deux font trois. Mais il ne me faisait pas peur avec son démonte-pneu.

Prudemment, je me suis décidé à pousser la porte entrouverte du pied. Mon double canon empoigné fermement à deux mains. Prêt à faire feu.

Il n'y a pas eu le moindre grincement. Les gongs étaient super bien graissés.

J'ai franchi le seuil et avancé à pas d'aveugle en balayant l'espace à cent quatre-vingts degrés comme dans les films.

J'y voyais pas plus que dans un four et je craignais de heurter un objet ou un bidon à tout instant.

Je me suis arrêté les oreilles aux aguets. Il n'y avait pas le moindre bruit, excepté les battements de mon cœur.

J'ai fait une pause pour souffler et reprendre ma respiration. Tentant de discerner l'escalier sur le côté qui devait conduire à l'étage.

J'ai repris ma progression mètre après mètre en m'étonnant de ne pas rencontrer d'obstacle.

Je n'imaginai pas que le garage pourri de ce type puisse être si bien rangé.

Par précaution, j'ai fait une nouvelle pause après être parvenu à ce qui me semblait être le centre du garage.

Soudain, grâce aux lueurs des phares d'un poids lourd qui passait sur la route, j'ai compris pourquoi le garage était si bien ordonné.

Les voitures étaient comme ordonnées en demi-cercle juste devant moi.

J'ai encore mieux compris – mais pas immédiatement – quand les phares de trois de ces putains de bagnoles m'ont pris dans leur faisceau.

J'étais venu de moi-même me positionner au centre de la toile d'araignée.

## 21

Évidemment, ce sont là des pensées qui ne vous viennent qu'après coup. Sur le moment, on ne pense à rien. Le cerveau est totalement vide ou on n'en a même plus du tout. On ne sait qu'une chose. On est fait et refait. Avec le choix de rester planter là comme un con et d'attendre le coup de grâce ou de se mettre à décamper et de recevoir une décharge dans le dos.

Mais, si je restais planté là à faire face, ce n'était pas pour ne pas mourir abattu par-derrière ou par quelconque héroïsme du genre « je préfère mourir en regardant la mort droit dans les yeux ». Non, c'était beaucoup plus prosaïque. J'étais en train de me pisser dessus et j'étais tétanisé par la peur.

Il n'y a pas eu de coup de feu mais un ricanement suivi d'un ordre avec l'accent du midi.

– Hé ! Ducon, pose gentiment ton arme par terre !

Le mec s'est avancé devant les phares en agitant dangereusement sa mitraillette.

– Exécution !

C'était un petit en costard rayé, avec un pull noir à col roulé et un regard d'épervier.

Ça m'a tout de suite ramené à la réalité et le jus est revenu dans mon cerveau.

Les gardiens de prison, on est comme les flics. On a la même manie. On ne peut s'empêcher de jauger l'autre à l'aune de notre regard professionnel.

Des comme lui, j'en avais eu plus d'un à la Santé. Le genre maquereau vicieux qui se sent un homme quand il peut frapper une femme ou qu'il pointe son artillerie sur un type désarmé.

La motte de saindoux du garagiste s'est manifestée alors que je me redressais après avoir posé sagement mon fusil à terre.

– Putain ! mais t'es girond avec ta tenue de chasse camouflage ! Où est-ce que tu t'es dégotté ce déguisement ?

J'ai pas eu le temps de répondre. Il m'a foutu un coup de genou dans le bas-ventre.

Je me suis plié en deux en hoquetant.

– Fais-lui les poches de sa veste ! a ordonné le mac.

– Putain ! trois boîtes de cartouches de 12 ! Des balles à ailettes... Dis, tu parlais à la chasse au gros et tu passais juste comme ça pour m'inviter ? Réponds !

Coups de tatanes dans les côtes, cette fois.

– Je me suis bien douté que tu reviendrais. Mais c'est con de perdre la vie pour deux mille euros, tu crois pas ?

Je ne sais pas s'il chaussait du quarante-sept, mais j'avais l'impression d'être passé au marteau-pilon. Je ne savais même plus où j'avais mal et ce qui pouvait être cassé tant les coups pleuvaient.

Le dernier coup dont j'ai eu conscience, c'est celui qui m'a été porté à la tempe.

Avant de mourir, ma dernière pensée a été qu'il fallait être vraiment con pour se faire buter par Laurel et Hardy et que j'aurais dû accepter le coup de main de Félix.

Après, c'est devenu tout doux. Lucie est venue se blottir contre moi. « Ne t'inquiète pas. Je ne t'abandonnerai jamais », elle m'a murmuré en me caressant les cheveux et en m'embrassant le visage.

Jamais je ne m'étais senti aussi bien. Je savais que je mourais heureux.

## 22

Le réveil a été plutôt brutal. Ou disons arrosé, puisque j'ai reçu une bassine d'eau froide en pleine gueule.

Je me suis aussitôt senti glacé des pieds à la tête et j'ai réalisé que j'étais à poil. Vraiment à poil.

J'étais assis sur une chaise et j'avais tout le haut du corps, le torse et les bras, ficelé par plusieurs tours d'une grosse chaîne. Étrangement, j'avais les jambes et les pieds libres. Mais le plus surprenant était de ne pas être encore vraiment mort. On m'accordait apparemment un sursis pour je ne sais quelle raison, à moins que je ne sois tombé sur une bande de sadiques.

– T'es réveillé, Ducon ?

Costume rayé était assis d'une fesse sur un établi à une dizaine de mètres sur le côté.

Marteau-pilon, son mégot au coin du bec, était en face de moi avec sa bassine à bout de bras, comme s'il s'apprêtait à m'en frapper.

Mais il y avait aussi un autre mec dont je ne me souvenais pas. Genre comptable avec ses lunettes et tout maigrichon. Rien d'un malfrat, mais j'ai vite compris qu'il était le chef à la façon qu'ont eue les autres de se retourner ensemble vers lui pour connaître la suite du programme.

– Montre-lui, il a simplement dit à l'adresse de Marteau-pilon tout en restant assis à califourchon sur sa chaise.

Il avait une voix étonnamment grave.

Marteau-pilon a posé sa cuvette et s'est déplacé de deux mètres devant moi. Il s'est baissé et a relevé avec une facilité étonnante les deux battants qui fermaient une fosse. Peut-être bien qu'il avait été haltérophile dans une vie antérieure.

Puis il est venu vers moi et m'a mis debout d'une main en empoignant la chaîne par-derrière.

– Avance, bâton merdeux !

Tout mon corps m'a paru extrêmement douloureux quand je me suis retrouvé debout. Ma tête s'est mise à bourdonner et j'ai chancelé.

Ils ont dû croire que j'étais mort de trouille car Costume rayé a tenu à me rassurer.

– T'inquiète, Ducon, ton heure n'est pas encore venue.

J'en avais strictement rien à foutre et, quitte à choisir, j'aurais préféré en finir maintenant que plus tard.

Marteau-pilon m'a soutenu pour me conduire au bord de la fosse.

– Regarde ce qu'il y a là-dedans, a dit Comptable.

C'était apparemment une fosse à huiles usagées qui devait également leur servir de poubelles. Il y avait quelque chose d'informe qui semblait y baigner.

– Il est sur le ventre. Il peut pas le voir, a dit Marteau-pilon.

– Aide-le à voir, José, a jeté Comptable à Costume rayé.

Il a levé son cul comme à contrecœur mais s’est exécuté en prenant une longue gaffe qui semblait incongrue dans le décor.

Il a eu du mal à retourner la forme. Il s’est contenté de tourner le haut de trois quarts vers moi à l’aide de la gaffe.

J’ai pas tout de suite réalisé qu’il s’agissait d’un mec. Puis, malgré l’huile, j’ai fini par reconnaître le visage de M. Tonio. Mais il n’avait plus rien de magnifique. Il semblait même ne plus avoir de dents.

– Tu vois, a dit Comptable, il t’attendait bien sagement.

Je n’ai pu m’empêcher de gerber dans la fosse toute la bile qui me restait encore.

Ils se sont franchement marrés puis Marteau-pilon m’a reconduit jusqu’à ma chaise.

Je ne savais pas ce qu’ils attendaient de moi, mais j’avais une certitude. J’allais tenir compagnie à M. Tonio pour l’éternité. Seul le laps de temps qui me restait à vivre était indéterminé.

Je me suis mis à penser à Lucie. Curieusement, ça me rassérénait. Félix prendrait soin d’elle et elle aurait enfin une vraie famille. J’espérais seulement qu’il la marierait à quelqu’un de bien. Peut-être son fils cadet qui devait avoir dans le même âge.

– Il se rendort, le con, j’ai entendu s’esclaffer Marteau-pilon.

– Réveille-le, Henri.

Marteau-pilon m’a donné une grande claque à me dévisser la tête.

Quand j’ai rouvert les yeux, Comptable était campé devant moi entouré de ses deux comparses.

– Écoute bien. On ne te veut pas de mal. Je suis même prêt à te laisser la vie sauve si tu me donnes le renseignement dont j'ai besoin. Mais, surtout, ne commence pas par nous dire que tu ne sais rien. Ça nous ferait tous perdre du temps. Compris ?

J'ai hoché la tête.

– Bon. Mais d'abord, je me présente. Je suis Lucien, le bras droit de Tonio. Peut-être même qu'il t'a parlé de moi en taule, non ?

J'ai fait non de la tête, mais ça ne me semblait pas de bon augure qu'il me décline son identité. C'était pas le genre de mec à tenir ses engagements.

– De toute façon, ça n'a pas d'importance, il a continué. En tant que bras droit, j'ai géré les affaires de Tonio durant sa longue incarcération. Le business, c'est le business et il faut que ça tourne, tu comprends ? Bref, je suis devenu le patron, mais Tonio n'a pas voulu comprendre qu'il était l'heure de prendre sa retraite et de passer la main quand il s'est retrouvé en cavale grâce à toi. En plus, un mec comme lui à planquer quand il a toutes les polices au cul, c'est nocif aux affaires, tu comprends ?

Là, il attendait manifestement une réponse de moi. Mais je ne savais pas quoi dire.

– On répond à M. Lucien quand il pose une question poliment ! a hurlé Marteau-pilon en me refileant une baffe en plein sur le nez qui s'est mis à pisser le sang.

– Bref, a repris Comptable en soupirant, on a dû s'en débarrasser, mais il n'a pas voulu nous révéler où était planqué son trésor de guerre. On a juste récupéré les cent cinquante mille euros qu'il t'avait promis et qu'il avait avec lui quand il est venu les déposer ici pour toi. Mais, malgré nos questions, il est resté muet comme une tombe pour ce

qui concerne son magot. Seulement, avant de mourir alors qu'Henri était en train de lui retirer à la tenaille ses dents une à une, il a prononcé ton nom. Alors, tu vois, on s'est dit qu'il t'avait peut-être confié où il avait planqué son petit pactole au cas où il lui arriverait quelque chose. Tu comprends ?

– Il ne m'a rien dit.

Marteau-pilon m'a tiré la tête en arrière en empoignant mes cheveux.

Comptable a fait un petit claquement de langue. Ma réponse l'avait manifestement contrarié.

– Écoute, je te donne une dernière chance. Alors sois raisonnable. Je veux bien qu'il ne t'ait pas donné l'adresse exacte de sa planque, mais, vu la confiance qu'il te manifestait, il a bien dû te donner quelques indices. Alors, fais un effort pour te souvenir.

Il y avait maldonne sur toute la ligne. M. Tonio, il ne me parlait pas de ses affaires.

J'ai quand même fait celui qui réfléchissait avant de répondre :

– Je ne vois vraiment pas.

La baffé, cette fois-ci, elle n'est pas venue de Marteau-pilon mais de Comptable en personne.

Après, ça s'est enchaîné très rapidement. Marteau-pilon m'a empoigné et soulevé telle une plume sur un signe de tête de Comptable. Costume rayé s'est mis de la partie en faisant rouler le palan sur son rail qui nous surplombait. Marteau-pilon l'a accroché à ma chaîne à mi-dos et je me suis retrouvé aussitôt soulevé à un bon mètre du sol.

Je n'ai pas eu besoin de dessin pour comprendre où ils voulaient en venir quand ils ont fait glisser le palan juste à

l'aplomb de la fosse. Mais j'aurais donné cher pour avoir un froc ou au moins un slip.

Je me suis vidé de trouille et j'ai senti que ça glissait sur mes cuisses et le long des mollets.

– Quel gros dégueulasse tu fais !

Marteau-pilon se tordait de rire à en perdre ses nibards.

Costume rayé et Comptable furent plus pros. Ils me jetèrent des regards goguenards en sachant qu'ils venaient de marquer un sacré point.

Je ne m'étais pas senti autant humilié et sali depuis mon enfance. J'en avais les larmes aux yeux et je n'ai pu m'empêcher de les retenir car l'image de Lucie est venue s'interposer entre eux et moi. Elle me regardait avec effarement.

Je me suis mis à hurler en me tortillant et agitant mes jambes en tous sens. Je voulais mourir et croyais bêtement que le palan finirait par se décrocher.

J'ai fini par me résigner. Je n'étais pas maître du jeu.

– Nettoie-le un peu, a ordonné Comptable à Marteau-pilon.

La descente du palan m'a paru une éternité. Ils prenaient leur temps, les salauds.

Quand j'ai senti mes pieds s'enfoncer dans l'huile et frôler le cadavre de Tonio, je me suis remis à hurler comme un dément. Jusqu'à ce qu'ils stoppent le palan.

J'étais plongé dans cette merdouille jusqu'à la poitrine.

– Écoute, a dit Comptable, je t'ai menti en te disant que je te relaisserais partir si tu te décidais à causer. Mais je te laisse le choix de ta mort. On te décroche et tu as une mort plutôt dégueulasse, ou on t'abat d'une balle dans la tête et tu meurs proprement. À toi de choisir, mais, personnellement, si j'étais à ta place, je sais quel serait mon choix. De toute

façon, le trésor de Tonio, il ne peut te servir à rien maintenant. Alors cause !

J'avais du mal à ne pas regarder le corps de Tonio qui m'effleurait la hanche. Mais je me suis habitué à sa compagnie. Étrangement, je me sentais moins seul.

J'ai songé à ce qu'il m'avait dit une fois. C'était de circonstance.

« Quand on est dans la merde jusqu'au cou, il ne faut jamais perdre espoir car on est toujours vivant et qu'on peut s'en sortir. Et la merde recèle parfois bien des trésors. »

Qu'est-ce qu'on peut dire parfois comme conneries ! Je me demandais ce qu'il avait bien pu en penser, le grand Tonio, lorsqu'il avait fait son dernier plongeon.

– J'attends ! s'impatienta Comptable.

Ils me descendirent d'un cran jusqu'à la naissance de la gorge.

– Je ne sais rien.

– Mauvaise réponse !

J'ai senti que je redescendais. Instinctivement, j'ai rejeté la tête en arrière puis je sentis que j'avais pied, que j'effleurais une surface métallique. Je n'en avais que jusqu'au menton.

– Tu peux pas le descendre plus ? j'ai entendu Comptable demander.

– Ben si, en principe, a répondu Marteau-pilon étonné. Il y a presque deux mètres cinquante d'huile de vidange. Peut-être que le palan est coincé. Faut que je vérifie. Mais je suis obligé de le remonter.

– Alors remonte-le !

Je ne voyais pas l'intérêt d'un sursis. Ça me laisserait du temps pour gamberger et je me ferais du mal pour rien.

Durant la remontée, j'ai pensé que j'avais vraiment été con de ne rien dire à Félix. Si au moins il avait su où j'allais ! Et c'était pas la pauvre Lucie qui pourrait le renseigner. Elle non plus n'en avait pas la moindre idée.

Le pire était de songer qu'ils pensaient peut-être tous à moi en ce moment et qu'ils s'inquiétaient même pas de mon sort.

C'était vraiment con de perdre la vie pour deux mille euros. Même pour des cacahouètes.

– Il est encore plus dégueulasse, a constaté avec une moue de dégoût Marteau-pilon tout en me libérant du palan.

Il osait pas me toucher.

– Va t'asseoir ! il m'a dit en m'indiquant ma chaise.

Je me suis étalé de tout mon long au premier pas tant mes pieds étaient huileux.

Ils ont été obligés de me passer au Kärcher pour me relever.

## 23

Je ne sais pas quelle heure il pouvait être, mais ils se sont mis à casser la croûte dans un coin du garage en me laissant planter là sur ma chaise.

Ils prenaient tout leur temps et semblaient débattre sur la suite des festivités.

Je regardais la fosse restée ouverte et j'en éprouvais presque une fascination. Je pouvais encore choisir ma mort et leur échapper. Il me suffisait de me lever et d'aller me jeter dedans tête la première. Ils n'auraient pas le temps d'intervenir et je serais crevé avant qu'ils me récupèrent. Je n'avais qu'à ouvrir ma bouche toute grande et avaler le plus de merde possible.

Je n'avais besoin que d'un peu de cran. J'ai pensé à Lucie pour me donner du courage. Elle aurait sûrement aimé me voir mourir de cette façon plutôt que comme une larve.

Oui, mais elle ne le saurait jamais car personne ne le lui rapporterait.

Ça m'a coupé sec mon élan.

Peut-être que Tonio avait raison puisque j'étais sorti de la merde. Au moins momentanément.

Mais j'avais laissé passer l'occasion d'une mort « héroïque ». Marteau-pilon était de retour.

– Il faut que je m'occupe de ce palan à la con.

Je l'ai observé le manœuvrer au-dessus de la fosse. Il le descendait et le remontait.

– Ben non, c'est bon. Il a toute sa course.

– Peut-être qu'il s'est coincé tout à l'heure, a dit Costume rayé en le rejoignant.

– Ouais, peut-être bien. On n'a qu'à le replonger pour vérifier.

J'ai compris qu'il ne parlait plus du palan mais de moi.

– Lucien, qu'est-ce qu'on fait ? a crié Costume rayé.

Comptable s'est avancé vers ses acolytes le front soucieux.

– Pas de précipitation, il leur a jeté. Il y a des petites choses qu'on doit d'abord vérifier.

Il s'est tourné vers moi et j'ai vu ses pupilles se rétrécir.

– Comment t'es venu jusqu'ici ? il a demandé.

– En voiture.

– Elle est où ?

Je lui ai indiqué approximativement l'endroit où je l'avais laissée la veille au soir.

– Quelle marque ?

– Une Toyota.

– C'est pas la sienne ! est intervenu Marteau-pilon. Hier il est venu avec une Laguna.

– Intéressant, a dit Comptable en passant la paume de sa main droite sur son menton, intéressant. Mais dis-nous comment tu te l'es procurée, s'il te plaît ?

– Quelqu’un a dû lui prêter, est intervenu de nouveau Marteau-pilon tout fierot de sa trouvaille.

Comptable a eu un rictus de contrariété.

– Je t’ai pas sonné, Henri ! il a lâché sans même se retourner vers son sbire. C’est monsieur qui doit me répondre.

– Je l’ai empruntée, j’ai fait.

Comptable a émis un sifflement admiratif.

– Ben dis donc, en plus d’être un gardien ripou, toi tu voles des voitures !

Les deux autres se fendaient la gueule.

– Et tu as appris ça en prison ?

– C’est bien connu. La prison, c’est l’école du crime, j’ai répondu en le regardant.

J’aurais pas dû. Je n’ai pas vu venir la baffe de Marteau-pilon qui devait avoir été pris d’une bouffée d’excès de zèle après la rebuffade de son patron.

– Qui t’a fourni cette bagnole ? a demandé Comptable.

– Je vous dis que je l’ai empruntée.

Comptable a laissé Marteau-pilon se déchaîner.

J’ai vraiment regretté d’avoir le haut du corps ligoté par cette saloperie de chaîne car je n’offrais que mon visage aux coups de battoir de Marteau-pilon.

Puis Comptable l’a stoppé et ordonné d’aller voir la bagnole.

En attendant le retour de son boxeur, il m’a demandé si j’avais parlé de ma petite virée nocturne à quelqu’un.

– Non, j’ai dit peut-être bêtement. J’ai seulement laissé une lettre à ma fille pour expliquer au cas où je ne serais pas de retour aujourd’hui et qu’elle doit remettre aux flics.

Comptable a tiqué.

– On a peut-être intérêt à le liquider au plus vite et à mettre les bouts ? a suggéré Costume rayé.

Comptable a semblé peser le pour et le contre tout en me sondant. Il a fini par se décider.

– Il a encore des choses à nous apprendre, j'en suis sûr. Ce serait trop con de renoncer maintenant après avoir attendu tant de temps qu'il se pointe ici. Il bluffe sûrement mais ce n'est pas la peine de prendre de risques. Je préfère qu'on le déménage ailleurs pour le travailler encore un peu.

Marteau-pilon est réapparu. Il était tout essoufflé et avait l'air d'être sous le coup d'une forte émotion.

– T'as vu les flics, ou quoi ? lui jeta avec étonnement Comptable.

Courbé en deux les mains posées sur ses cuisses, Marteau-pilon avait manifestement des difficultés à recouvrer sa respiration.

– C'est pas ça..., commença-t-il en secouant la tête, c'est cette putain de bagnole...

– Explique ! lui ordonna Comptable avec impatience.

– Je la connais...

– Et alors, c'est plutôt une bonne nouvelle, non ? fit Costume rayé en haussant les épaules.

Comptable jeta un regard glacial à son sbire qui lui fit comprendre que ce n'était peut-être pas une si bonne nouvelle.

– Ah ! lâcha Costume rayé, percutant l'information.

– C'est une putain de merde, oui ! dit Marteau-pilon en se redressant lentement et en respirant presque normalement. C'est la bagnole d'un Gitan.

– T'es sûr ?

– Ça oui ! C'est moi qui ai retapé le moteur il y a six mois.

– Et alors, fit Costume rayé en haussant les épaules, ça change quoi pour nous ?

– T’es con ou quoi ? lui jeta Comptable.

Visiblement, Costume rayé ne semblait pas y voir quoi que ce soit à comprendre.

Comptable haussa à son tour les épaules dans une expression de mépris face à tant de connerie.

– Ça veut dire que notre client connaît au moins un Gitan et que, en général, un Gitan connaît d’autres Gitans, ses frères, ses cousins, ses potes, les amis des frères et des cousins, etc. Et ça finit par faire beaucoup de monde.

– Ah ! fit Costume rayé en battant en retraite.

– Tu le connais ce Gitan, tu sais son nom ? demanda Comptable à Marteau-pilon.

Marteau-pilon fit non de la tête. Il était apparemment désolé.

– Il t’a payé par chèque ?

– T’as déjà vu un Gitan payer par chèque !

– Tu pourrais au moins le décrire, non ? insista Comptable.

– Oh, tu sais, pour moi, les Gitans, c’est comme les Nègres et les Arabes. Ils se ressemblent tous. Si t’as pas leur nom, tu sais pas qui sait.

Les muscles du visage de Comptable se crispèrent.

– Je suis entouré de minables ! cracha-t-il rageusement avant de revenir brusquement à moi.

– Toi, t’as intérêt à nous dire rapidement tout ce que tu sais, et d’abord le nom de ce Gitan et comment tu as fait sa connaissance !

– On pourrait peut-être tenter les tenailles ? proposa Marteau-pilon pour remonter dans l’estime de son patron.

– Je croyais qu'on devait déménager pour aller ailleurs ?  
s'étonna Costume rayé.

– Changement de programme ! rugit Comptable. C'est moi qui commande et c'est moi qui décide !

Je me suis mis à hurler avant même que les coups se remettent à pleuvoir. Quelqu'un allait bien finir par entendre mes cris. Mais j'ai vite été bâillonné avec un chiffon tout grasseyeux.

## 24

C'est incroyable tout ce qu'un corps humain peut supporter quand il a une raison à laquelle s'accrocher. Moi, ma raison, c'était Lucie. Je devais la protéger à tout prix et donc ne rien révéler sur les Gitans.

Après les coups, j'ai eu droit à trois immersions complètes dans la fosse.

À chaque fois, mes orteils s'efforçaient de retrouver la surface métallique qui m'avait évité ce sort le matin. Curieusement, je ne tombais que sur du ciment.

J'ai cru mourir trois fois de suffocation, trois fois j'en suis ressorti vivant, mais je me sentais de plus en plus faible.

La dernière fois, je me suis évanoui. Je ne sais pas combien de temps. En tout cas, le jour baissait quand j'ai repris conscience suspendu au-dessus de la fosse.

Mes trois tortionnaires commençaient, eux, d'accuser la fatigue et le manque de sommeil. Ils étaient énervés et semblaient avoir hâte d'en finir.

– On passe à la tenaille ! a jeté Comptable. Ça marche à tous les coups. Descends-le !

Je me suis retrouvé allongé sur le sol. Ils étaient en train de me nettoyer au Kärcher lorsqu'un Klaxon de voiture a retenti devant le garage.

– Il voit bien que c'est fermé ! a lâché Marteau-pilon rageusement.

– Il va partir, a murmuré Costume rayé.

Le Klaxon a retenti de nouveau et il s'est fait plus insistant.

Manifestement, le conducteur n'avait pas l'intention de partir.

– Va voir, Henri, a ordonné Comptable. Ce connard va finir par attirer l'attention.

De ma position allongée, j'ai vu Marteau-pilon disparaître de mon champ de vision. Il roulait des épaules et s'empara d'une clé à molette au passage. Ensuite, j'ai entendu la porte du garage glisser légèrement.

J'en aurais pleuré de rage en pensant que, sans ce maudit bâillon qui m'étouffait, j'aurais pu appeler à l'aide.

J'ai crié pour le principe, mais ce n'était qu'un faible murmure et ça m'a valu un coup de pied dans le tibia.

On a entendu la porte se refermer, la voiture démarrer, mais on n'a pas vu réapparaître Marteau-pilon.

– Qu'est-ce qu'il peut bien foutre, ce con ? a dit Costume rayé. Je vais aller le chercher.

– Surtout pas ! lui a ordonné Comptable manifestement tendu. Va plutôt chercher nos armes.

Je me gelais sur le sol de ciment, mais on semblait m'avoir oublié.

Costume rayé n'a pas tardé à revenir avec l'artillerie. Sa mitrailleuse et un flingue pour Comptable.

– Je vais jeter un œil à l’extérieur et toi tu me couvres, a dit Comptable en passant son arme dans sa ceinture sur le devant.

– Qu’est-ce qu’on fait de lui ?

Comptable a haussé les épaules.

– Il ne va pas s’échapper !

Je n’ai pas entendu la porte glisser beaucoup. M’est avis que le grand chef il n’a dû jeter qu’un petit œil dehors.

– Qu’est-ce que tu crois qu’il fait, Henri ? j’ai entendu Costume rayé demander.

– Il est pas parti tout seul.

– Ah bon ! Il attendait quelqu’un ?

– Mais qu’est-ce que tu peux être con ! Barricade les portes de l’intérieur au lieu de dire des conneries.

– Et après, qu’est-ce qu’on fait ?

– On va attendre la nuit pour se tirer de là.

– Ah !

## 25

Je me suis retrouvé de nouveau assis sur ma chaise. Je tremblais de froid et j'avais l'impression d'avoir de la fièvre.

Le jour continuait de baisser et les voitures se faisaient de plus en plus rares sur la route.

Comptable m'a longuement dévisagé. Il a fini par sortir son arme lentement et par me la pointer sur le front.

– Pan ! il a fait.

J'ai sursauté. Il s'est même pas marré. Il s'est contenté d'une moue de mépris.

– Retire-lui la chaîne, il a jeté à Costume rayé sans me quitter des yeux.

Mes bras étaient meurtris et comme paralysés d'avoir été si longtemps emprisonnés. J'osais à peine les bouger et encore moins les plier tant le moindre mouvement était douloureux.

– Lève-toi et remue-toi un peu, m'a intimé Comptable du bout de son arme.

J'ai chancelé et j'ai dû prendre appui des deux mains sur le dossier de la chaise pour ne pas m'écrouler. Je me sentais d'une extrême faiblesse et j'aurais été incapable de dire à quand remontait mon dernier repas. Mais j'avais une faim et une soif terribles.

Comptable m'a tendu un chiffon crasseux.

– Essuie-toi et après tu t'habilles.

Costume rayé est allé chercher ma tenue camouflée de chasseur.

– Pourquoi tu veux l'emmener avec nous ? il a demandé tandis que je m'habillais avec difficulté.

– C'est notre bouclier pour nous sortir de là. Ses potes les Gitans n'oseront pas mettre sa vie en danger.

– T'es sûr que c'est eux qui ont enlevé Henri ?

Costume rayé semblait en douter.

– Qui veux-tu que ce soit ?

Ils étaient en plein délire, mais leur parano m'accordait un sursis et je parviendrais peut-être à leur échapper. Même si j'étais suffisamment lucide pour constater que je n'avais guère de chances vu mon état. J'étais tout à fait incapable de piquer le moindre cent mètres.

– Mais pourquoi les Gitans viendraient-ils au secours d'un *gadjo* ? insista Costume rayé en haussant les épaules.

– Bonne question, fit Comptable en me priant d'accélérer le mouvement en agitant son arme. S'ils s'agitent pour lui, c'est qu'ils ont sûrement partie liée avec lui pour mettre la main sur le magot de Tonio.

– Faut être taré pour faire affaire avec les Gitans ! Ils se débarrasseront de lui dès qu'ils n'en auront plus besoin.

– Eh oui ! Tu vois, m'interpella Comptable en se fendant d'un sourire en lame de couteau, en fin de compte t'as presque plus de chance de survie en restant avec nous qu'en

tendant de rejoindre tes potes. Si tu finis par nous dire ce qu'on veut, on trouvera peut-être un arrangement.

Il me prenait vraiment pour un con, mais ma seule chance de survie, même si elle n'était pas plus épaisse qu'une feuille de papier à cigarette, était qu'ils continuent de croire leur histoire. Pourtant, j'étais réellement un con. J'aurais dû révéler mes intentions à Félix. Il aurait peut-être fait quelque chose pour moi.

– Je pourrais avoir mes chaussettes et mes chaussures ? j'ai demandé en bouclant ma ceinture.

– Non, tu restes pieds nus. Comme ça tu n'auras pas de mauvaises idées. Et t'as pas intérêt à tenter quoi que ce soit, sinon je t'abats sur-le-champ.

Comptable est le genre de mec qu'on croit sur parole.

Il consulta sa montre.

– Bon, on va y aller maintenant.

– Mais les Gitans nous encerclent sûrement, s'inquiéta Costume rayé.

– Ne t'inquiète pas. Ils ne mettront pas la vie de leur ami en péril, sinon ils auraient tenté quelque chose depuis longtemps. De toute façon, je vais sortir le premier avec lui par la porte de derrière et nous mettre bien en évidence dans la lumière pour qu'ils nous voient et qu'ils comprennent bien la situation. Toi, pendant ce temps, tu files par-devant chercher notre voiture.

– Il y a au moins cent mètres jusqu'à la place de l'église !

Manifestement, Costume rayé n'était pas chaud pour s'aventurer à l'extérieur même avec sa mitraillette.

– Fais ce que je te dis. Il ne t'arrivera rien.

– On pourrait prendre une des voitures d'Henri, insista Costume rayé. Ça limiterait les risques.

– Tu parles ! la plupart sont volées et, en plus des Gitans, on risque de tomber sur un contrôle des gendarmes. Tu fais ce que je te dis, point barre, s'énerva Comptable. Avec notre BM on va semer ces voleurs de poules. Quand tu seras devant le garage, tu klaxonnes un coup et, nous, on te rejoint.

## 26

Pour être bien en vue, on était bien en vue. Et, si je n'avais pas été l'acteur du mauvais rôle de ce film pourri des années 50, je me serais presque marré. Il était évident qu'il n'y avait personne autour du garage. Encore moins de Gitans. Félix et les autres, ils devaient sûrement être en train de dormir peinard ou de faire la fête.

Malgré le canon sur la tempe, j'ai dit ce qui me semblait l'évidence.

– Le garagiste, il s'est peut-être fait la malle avec la concurrence ?

– Ta gueule, toi !

Au ton de sa voix énervée, j'ai senti que j'avais soulevé une hypothèse qui méritait réflexion. Surtout que son sbire mettait un temps fou à revenir. À moins que lui aussi ne se soit fait la malle ou n'ait été complice des supposés concurrents.

– Votre pote, il est plutôt long, j'ai dit du ton du mec qui n'en a plus rien à foutre.

Ce n'était pas vraiment le cas, c'était plutôt l'effet de l'état second dans lequel me plongeaient la faim et la fatigue.

– Ta...

C'est juste à ce moment-là qu'on a entendu l'explosion.

Je crois que l'un et l'autre on a deviné tout de suite.

Il m'a serré immédiatement contre lui en appuyant le canon de son arme sur ma tempe comme un forcené.

– Aïe ! j'ai gueulé.

Pour toute réponse, j'ai reçu un coup de crosse sur le crâne et je me suis affalé.

À demi-conscient, j'ai senti qu'il me traînait à l'intérieur.

On se retrouvait à la case départ. Barricadés dans le garage.

Affalé sur le sol, j'ai regardé du coin de l'œil Comptable gamberger en tournant comme un fauve dans sa cage.

Il était évident que les Gitans n'étaient pas dans la course et que les événements lui échappaient. En plus, il devait penser la même chose que moi. Tous les paroissiens devaient être debout, et il allait y avoir un sacré attroupement sur la place de l'église. Sans compter les gendarmes qui allaient rappliquer.

J'ai compris ce qu'il devait également comprendre. La « concurrence » avait joué magistralement en créant une telle diversion. Personne ne se soucierait du garage dans ces circonstances et elle pouvait à présent agir à sa guise. Mais j'étais aussi inquiet que Comptable. Pour d'autres raisons, car ce changement de donne n'augurait rien de bon pour mon avenir immédiat. Il pouvait réaliser d'un moment à l'autre que je n'étais à présent qu'un fardeau pour lui. Et il pouvait tout aussi bien me flinguer que m'échanger contre sa vie.

Des raisonnements idiots, mais, à tout prendre, tout en sachant mon sort ultime, je préférerais encore être échangé.

Après avoir vérifié une dernière fois que les ouvertures du bas étaient fermement barricadées, Comptable m'a donné l'ordre de me relever et nous nous sommes engagés dans l'escalier métallique qui menait à l'appartement du garagiste.

J'étais résigné. À mon avis, c'était reculer pour mieux sauter ou se foutre dans une souricière à l'intérieur d'une cage. En tout cas, je ne voyais pas l'intérêt de ce choix.

Plus qu'à une piaule, ça ressemblait plutôt à un abri de Sdf avec un matelas crasseux jeté à même le sol, une table en bois de guingois jonché de restes de bouffe. Mais il y avait un téléviseur à écran plasma dernier cri et le frigo était flambant neuf.

J'ai été le premier à remarquer le carreau brisé, mais la fenêtre était fermée.

– Reste là, il m'a dit.

J'ai haussé les épaules en le voyant passer dans l'autre pièce. Où aurais-je pu aller !

Plusieurs sirènes se sont fait entendre à ce moment-là. Sûrement que la « concurrence » attendait l'arrivée de la gendarmerie avant de mettre son plan à exécution tranquillement.

Instinctivement, je me suis approché de la fenêtre pour regarder.

Je n'ai rien vu mais j'ai entendu « floc ! » derrière moi.

Je me suis retourné. Comptable avançait tel un somnambule, les bras le long du corps et les yeux fixes exorbités.

J'ai eu un mouvement de recul quand il s'est effondré de tout son long.

C'est alors seulement que j'ai remarqué le manche de la navaja entre les deux épaules.

Je me suis mis à trembler de frayeur et je me suis carrément évanoui quand j'ai vu un combattant ninja tout de noir vêtu et cagoulé sortir de la pièce et s'avancer vers moi en enjambant le corps de Comptable.

## 27

Quand j'ai fini par ouvrir un œil, j'ai cru que j'étais monté direct au Paradis. Le visage de Lucie était penché au-dessus de moi tel celui d'un ange blond. Il lui manquait que les ailes. Comme elle n'en avait pas, j'ai compris que je n'y étais pas.

J'aurais préféré. Lucie et moi, nous ne nous serions plus quittés.

– Ne bouge pas.

Mais ce n'était pas la voix de Lucie. C'était celle de Félix.

Il était assis à califourchon sur une chaise de paille et hocha la tête gravement.

– T'as été vachement sonné. Il faut que tu te reposes encore.

Lucie m'a passé la main dans les cheveux. C'était très doux.

– On est où ? j'ai demandé.

– Dans ma caravane. La tienne pour l’instant, a répondu Félix.

J’étais surpris qu’elle soit aussi vaste et d’être allongé dans un lit à deux places.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? Je ne me souviens que d’un putain de ninja qui s’avançait sur moi.

– Plus tard, il a dit en souriant. Repose-toi pour l’instant.

– Je suis resté longtemps dans les vaps ? j’ai insisté.

– Tu as dormi plus de quarante-huit heures.

J’ai refermé les yeux. Les morceaux se recollaient trop rapidement pour moi et j’en frissonnai.

– Il a encore de la fièvre, dit Lucie la voix anxieuse.

Je n’ai pas voulu la détromper en lui avouant que j’avais eu une méga trouille. J’ai préféré faire celui qui dormait tandis qu’elle me caressait les cheveux.

– Je vous laisse.

C’était Félix.

J’ai continué de faire semblant de dormir quand Lucie s’est blottie contre moi. Mais, le lendemain matin, j’ai été surpris quand je me suis éveillé à ses côtés. Et super gêné quand Félix a débarqué sans frapper avec un plateau de petit déj pour deux, arborant un sourire goguenard.

Lucie dormait encore et j’aurais donné tout l’or du monde pour disparaître d’un coup de baguette magique. En plus, j’étais à poil dans le lit, à part les bandages du haut.

– Qu’est-ce qu’elle fait là ?

– Elle t’a pas quitté une seconde depuis qu’on t’a ramené et ça fait déjà deux nuits qu’elle dort avec toi, a dit Félix en déposant le plateau sur une petite table et sans se départir de son sourire. C’est une brave petite. Elle t’aime.

Félix m’a aidé à m’asseoir dans le lit mais j’ai pris bien soin de tirer les draps pour me couvrir jusqu’aux bandages.

Lucie a émergé de son sommeil à ce moment-là.

– Hum, ça sent bon le café et le pain grillé.

Je n'ai pas osé la regarder.

– Bonjour, Félix.

J'ai senti qu'elle s'asseyait également dans le lit à mon côté. Je n'osais pas tourner la tête vers elle.

– Ça va, Louis ? elle a dit en m'embrassant sur la joue.

– Oui, j'ai dit embarrassé en me tournant finalement vers elle.

Putain ! elle était toute nue et ça ne la dérangeait pas le moins du monde d'avoir les seins à l'air devant Félix.

Je ne savais plus où me mettre. C'était la honte de ma vie. J'avais le sentiment d'avoir commis un inceste. Lucie, elle a l'âge mental d'une gamine et elle pourrait être ma fille.

Félix ne semblait, lui, pas gêné le moins du monde.

Après avoir repris le plateau pour le déposer sur les genoux de Lucie, il s'est assis sur la chaise comme si de rien n'était.

J'ai bu mon bol de café et mangé trois tartines grillées sans détourner un seul instant mon regard ni vers l'une ni vers l'autre. Le plus rapidement possible pour que Félix reparte au plus tôt avec son plateau et avoir une franche explication avec Lucie. Il était urgent que je lui mette les points sur les « i ».

Félix a effectivement débarrassé le plateau, mais il est revenu se planter sur sa chaise à califourchon. Toujours avec son foutu sourire goguenard. À lui aussi j'allais devoir mettre les points sur les « i ». Son attitude de voyeur me décevait beaucoup de sa part.

– Je vais prendre ma douche.

Lucie est sortie du lit comme ça, à poil, le plus naturellement du monde, sans même prendre au passage la jupe gitane pour s'en couvrir au moins le devant.

Ça semblait même lui plaire de dandiner des fesses.

J'en ai eu honte pour elle, mais je n'ai pas osé la rappeler à l'ordre devant Félix qui ne l'a pas quittée des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le coin douche.

Moi non plus, mais, au moins, à la différence de Félix, je la voyais comme ma fille.

– Elle est belle, ta petite, hein ?

J'ai foudroyé Félix du regard.

– Faudra qu'on en cause, je lui ai jeté.

Il s'est montré surpris.

– T'es vraiment un *gadjo* ! il a fait vexé. Je me demande si on n'aurait pas mieux fait de te laisser te débrouiller tout seul avec ces fumiers. Entre *gadje*, vous auriez peut-être fini par vous entendre.

Je me suis senti penaud.

– Excuse-moi, je suis encore secoué par tout ça.

– OK, il a fait avec un geste de la main, c'est oublié. Mais t'es peut-être pas encore en état de savoir comment ça s'est fini ?

– Si. Justement, je crois même que ça me ferait du bien.

– En tout cas, ta Lucie, tu lui dois une fière chandelle. Sans elle, on aurait été incapables de savoir où tu te trouvais.

– Mais je ne lui avais rien dit ! j'ai fait étonné.

– Oui, mais dès que tu es parti pour ton règlement de comptes perso, elle m'a avoué qu'elle était super inquiète. Elle ne se souvenait pas du nom du bled où se trouvait le garage. Mais, quand elle nous l'a décrit ainsi que son gros phoque de proprio, on l'a tout de suite remis. J'ai aussitôt

envoyé mon fils aîné pour veiller sur toi. Il t'a même vu te pointer avec tes ruses de Sioux et te jeter dans la gueule du loup. Mais il ne pouvait rien faire seul et il ignorait combien ils étaient à l'intérieur. Quand il m'a téléphoné, j'ai même pensé appeler anonymement les gendarmes pour qu'ils te sortent de là. Mais ce n'est pas dans nos habitudes et ce n'est peut-être pas ce que tu aurais souhaité. Comme il n'y a pas eu de coup de feu et que mon fils t'entendait gueuler, on s'est dit qu'ils n'avaient pas l'intention de te tuer tout de suite et qu'ils voulaient d'abord faire causerie avec toi.

– T'appelles ça faire causerie !

– Dis, qui a refusé mon aide ? a rétorqué Félix. Monsieur a voulu jouer les grands tout seul, je te rappelle. D'ailleurs, j'ai du respect pour toi et je me suis douté que tu t'allongerais pas tout de suite. Ça nous laissait un peu de temps pour intervenir. Mais, nous, on ne fait pas dans l'improvisation.

Je me sentais mouché et pitoyable. Je n'ai même pas prêté attention à Lucie qui ressortait de la douche enveloppée dans un peignoir.

– Le lendemain matin, on a retrouvé la voiture qu'on t'avait filée et on a également remarqué la BM de Lucien Barjoni sur la place de l'église.

– Comment vous saviez à qui elle appartenait ? j'ai demandé surpris. Vous n'avez quand même pas accès au fichier des cartes grises ?

– Non, a souri Félix. Mais, il y a six mois, un de nos jeunes l'a « empruntée » à Arles et Lucien Barjoni a fait savoir dans la région par le téléphone arabe que le voleur avait intérêt à la lui rapporter intacte sans la moindre éraflure dans les plus brefs délais. Comme Barjoni était le caïd régional et du genre à faire des misères pour un oui

pour un non, on a préféré ne pas entrer en guerre avec lui et on la lui a rendue. Mais on avait noté le numéro de la plaque pour éviter qu'un de nos jeunes la repique.

J'en ai sifflé d'admiration.

– Oui, a poursuivi Félix en hochant la tête, mais savoir que tu étais entre les mains de Barjoni ne nous a pas rassurés sur ton sort et, de notre côté, nous avions affaire à forte partie. Et nous ne pouvions pas monter à l'assaut du garage en plein jour. Nous étions même coincés et nous ne savions pas comment parvenir à les diviser. C'est Lucie qui a eu l'idée de se pointer au garage en tentant le coup du client insistant. C'était risqué, mais on avait une petite chance que le garagiste finisse par mettre le nez dehors.

– Il aurait pu crier et alerter les autres quand il vous a aperçus ?

– Tu sais, quand il a découvert trois riot-guns braqués sur lui par la porte latérale du fourgon, il ne s'est pas fait prier pour monter dedans après nous avoir remis gentiment sa clé à molette. S'il avait crié, il savait qu'il aurait été abattu raide. Et il nous a dit ce qu'on voulait savoir en échange de sa vie sans trop de difficultés.

– Mais comment avez-vous prévu la réaction des deux autres ?

Félix a haussé les épaules.

– Ils étaient obligés de comprendre qu'ils étaient attendus dès qu'ils mettraient le bout de leur nez dehors, et leur seule chance de s'en sortir était de te garder vivant comme monnaie d'échange ou comme bouclier humain. En fin de compte, ils auront été stupides de ne pas vouloir te monnayer.

– Mais, s'ils ne s'étaient pas séparés et étaient sortis ensemble pour rejoindre leur voiture en se protégeant derrière moi, qu'auriez-vous pu faire ?

– En fait, c'était notre hypothèse de départ. Et on faisait péter leur bagnole lorsque vous auriez été à mi-chemin pour les priver de transport et de possibilité de repli. On aurait profité de la surprise pour te libérer. Mais on a dû improviser quand on a vu l'autre taré seul. Tu connais la suite. Un de mes cousins s'est introduit dans la place par la fenêtre du haut quand Barjoni est retourné se réfugier dans le garage avec toi.

– Le ninja ?

– Il est pas ninja. Il a juste fait commando de marine dans sa jeunesse. Mais, dis-moi, pourquoi ils voulaient te faire causer ? a fait Félix en fronçant les sourcils.

Malgré toute ma reconnaissance et l'étendue de ma dette envers Félix et les siens, je n'ai pas tout révélé de mes rapports avec Antoine le Magnifique ni qu'il m'avait promis un sacré paquet de pognon pour sa « sortie ». J'ai préféré faire sobre.

– Un truc dingue. Ces tarés s'étaient mis dans la tête que leur ancien patron que j'avais eu comme détenu m'avait révélé l'endroit où il avait planqué son trésor de guerre. Et ils voulaient mettre la main dessus.

– Pourquoi ne le lui ont-ils pas demandé à lui ? il a demandé étonné, le sourcil suspicieux.

– Ils l'ont fait. Mais il est mort sans leur avoir parlé. Malheureusement, il aurait prononcé mon nom juste avant de mourir.

– Comme ça ?

– Oui, comme ça. Comme si un caïd de sa taille allait confier à un gardien de prison ses petits secrets !

– T’as raison, c’est totalement absurde.  
– Je ne te le fais pas dire !  
– Mais, dis-moi, Louis, pourquoi tu t’es arrêté chez le garagiste pour récupérer deux mille euros ?  
– Oh ! une bricole. Un petit cadeau de Tonio pour un petit service que je lui avais rendu. Tu sais, en taule...  
– Louis, tu es un enfoiré de *gadjo*, m’a coupé Félix en se marrant, mais je t’aime bien, et Lucie aussi.  
J’ai préféré changer de sujet.  
– Vous n’avez pas eu d’ennuis après ? Les flics ont dû faire un sacré ramdam.  
Il a souri en me désignant une pile de journaux.  
– C’est là-dedans, il a fait en se levant pour me laisser en tête à tête avec Lucie qui s’était assise sur le lit.  
Je me sentais soudainement fatigué et j’ai demandé à Lucie de me lire les articles essentiels.  
L’affaire du garage avait effectivement fait du bruit. Mais ce fut l’explosion de la voiture piégée en plein village qui avait d’abord retenu l’attention.  
Les gendarmes n’établirent pas de lien entre l’explosion de la BM de Barjoni et le garage de son acolyte jusqu’au milieu de la matinée suivante. Lorsque Henri Varrot – c’était le nom de Marteau-pilon – fut retrouvé errant dans la campagne en slip kangourou du côté d’Aigues-Mortes.  
Fiché au grand banditisme et ayant une quinzaine d’années de taule derrière lui, devant son peu de loquacité, les pandores perquisitionnèrent son garage et y découvrirent le corps de Lucien Barjoni poignardé dans le dos.  
En fouinant un peu, ils découvrirent également sans grande difficulté le corps de feu Antoine le Magnifique dans son bain d’huile.

Recollant sans peine les morceaux de l'histoire en alignant l'identité des morts, ils en conclurent logiquement qu'il y avait eu une sorte de règlement de comptes entre le caïd régional et ses sous-fifres. Et que, puisque Henri Varrot en était le seul survivant, ils tenaient le responsable de cette Saint-Valentin tarasconnaise en sa personne.

Ils prirent malgré tout la peine d'étayer leur hypothèse.

Antoine le Magnifique – Antoine Marin pour l'état civil – était venu se réfugier chez son ami Varrot après son évasion spectaculaire. Varrot l'avait alors torturé avant de le tuer et de le faire disparaître dans sa fosse à huiles usagées.

Le bras droit de Marin, Lucien Barjoni, accompagné de son adjoint José Pasqualini, avait fini – en y mettant du temps – par soupçonner Varrot d'avoir quelque chose à voir dans la disparition du boss.

Ils étaient donc venus lui demander des comptes. Et l'affaire avait tourné au traquenard pour eux. Un « traquenard machiavélique », soulignait la presse unanime tout en s'étonnant qu'un individu comme Henri Varrot ait pu faire preuve d'autant d'intelligence.

Le garagiste se voyait donc inculpé pour trois meurtres – Antoine Marin, Lucien Barjoni et José Pasqualini – et autres bricoles accessoires, tel le chef d'inculpation pour actes de torture et de barbarie commis sur la personne d'Antoine Marin et celui de recel d'explosifs pour la voiture piégée.

Il était bon pour une perpète incompressible. En principe, car Henri Varrot prétendait avoir été enlevé par des extraterrestres et ne se souvenir de rien. Et, malgré la déclaration fracassante du procureur – « Ce triste individu simule la folie pour tenter de se soustraire à la justice, mais de tels crimes ne resteront pas impunis » –, il avait quelque

chance d'être jugé irresponsable et de s'en tirer avec deux ou trois ans d'HP.

Cette pensée m'inquiétait. Varrot était du genre à avoir la rancune tenace et je n'avais nulle envie de me retrouver un jour au travers de son chemin.

J'avais fermé les yeux depuis un certain temps et je voyais nettement l'image de ce tortionnaire dressé devant moi avec sa paire de tenailles à la main et proposant à Comptable de jouer les dentistes.

– Tu m'écoutes ou tu dors ? m'apostropha sèchement Lucie en arrêtant sa lecture.

J'en ai sursauté. Elle avait le ton de mon ex quand elle me rappelait méchamment à l'ordre alors que j'étais planté peinard devant ma télé au lieu de participer aux occupations domestiques.

Ça remontait à loin, mais ça m'a ravivé des tas de souvenirs.

À point nommé, je me suis dit.

– Non, je ne dors pas et, précisément, il faut que je te parle.

Il était vraiment temps que je me reprenne en main.

## 28

Une semaine plus tard, j'ai laissé Lucie aux bons soins de la tribu de Félix et je suis monté à Paris au prétexte de régler mes affaires et en promettant de revenir au plus tôt.

Ce dont je n'avais nullement l'intention.

Je ne suis pas fait pour vivre sous la tente ou même dans une caravane. Je ne suis pas un nomade, moi, mais un vrai sédentaire. Et, même si je dois la vie à Lucie – selon Félix –, ce n'est pas une raison pour errer par monts et par vaux en sa compagnie. Je lui avais trouvé une famille. J'avais payé ma dette.

De plus, grâce à la mort d'Antoine le Magnifique, je pouvais réapparaître en toute sérénité. Plus aucun flic de France et de Navarre n'était aux trousses de l'ennemi public numéro un et les conditions de son évasion passaient aux oubliettes.

Seule ma concierge a semblé surprise de me voir.

– Vous êtes déjà de retour, monsieur Bollu ?

J'ai marmonné je ne sais quoi car je ne savais que répondre. J'avais le sentiment d'être parti depuis une éternité.

J'ai presque eu plaisir à aller dîner chez ma sœur le lendemain et à regarder le match de foot à la télé avec mon beauf.

Avant le dernier tir au but, ma sœur m'a interpellé.

– Ah ! Louis, j'ai oublié de te dire...

– Ça peut attendre une minute, non ! a râlé son mari.

C'est vrai, ma sœur elle a toujours des choses à dire sans importance à tout bout de champ.

– Ouais !!! on a crié en chœur Jean et moi.

Saint-Etienne venait de marquer *in extremis*.

– Putain ! a dit mon beauf, c'est pas les zouaves de l'OM qui feraient ça !

– Et encore moins les zoulous du PSG, j'ai renchéri.

– Il faut fêter ça ! a fait mon beauf, qui est stéphanois d'origine, en filant comme une flèche vers le frigo avant que sa femme ne fasse remarquer qu'on avait suffisamment éclusé comme ça.

– Tu voulais me dire quelque chose ? j'ai demandé à ma sœur pour faire diversion.

– Oui, il y a deux policiers qui sont venus avant-hier ?

– Ah ! j'ai fait sans percevoir. Qu'est-ce qu'ils vous voulaient ?

– À nous, rien. Mais ils te cherchaient.

Je me suis statufié sur-le-champ.

– Moi ? j'ai balbutié. Mais pourquoi ils seraient venus ici ?

– Ils ont d'abord été chez toi, mais, comme tu avais dit à ta concierge que tu partais chez un ami quelque temps sans lui dire où, elle a jugé bon de leur donner notre adresse.

– Qu'est-ce que tu leur as dit ? j'ai demandé précipitamment.

– Tu n'as rien fait de mal, au moins ? s'est inquiétée ma sœur au lieu de me répondre.

– Bien sûr que non. Tu me connais, je ne ferais pas de mal à une mouche.

Ma sœur a semblé en douter. Ça m'a mis mal à l'aise. Je croyais qu'elle avait une meilleure opinion de moi.

– Qu'est-ce que tu leur as dit ? j'ai redemandé en craignant le pire.

– Ben, que je ne savais pas où tu étais et que j'étais surprise que tu sois partie en province sans me prévenir.

C'était effectivement le pire. Les flics allaient se faire des idées. Mais il pouvait y avoir encore pire. Et le beauf de retour de la cuisine avec deux bières qui en rajoutait une louche :

– C'est quand même une drôle d'histoire.

Sa femme l'a rabroué du regard avant de reprendre la parole.

– Il paraît qu'il y a une jeune femme avec laquelle tu t'étais lié qui s'est échappée de l'a... de l'hôpital... le jour de ta sortie. Une certaine Lucie Maloiseau. Ils la recherchent activement. Il paraît qu'elle aurait été aperçue pour la dernière fois à Arles. Après, ils perdent sa trace. Alors, ils pensent que, comme vous étiez liés, tu as peut-être une idée d'où elle peut se trouver. Mais, dis-moi, tu ne l'as pas aidée à s'échapper ?

– Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

– Je te dis ça parce qu'il y a un hôtelier à Arles qui a donné une description de l'homme qui l'accompagnait. Selon les policiers, ce pourrait être toi.

– C'est impossible ! Je n'étais pas à Arles.

Putain ! je me suis dit, parfois on voudrait que la police soit vraiment mal faite. Qu'est-ce qu'ils avaient à courir après une cinglée !

– T'étais où, alors ?

J'avais le sentiment que ma sœur était devenue une auxiliaire de police.

– En Bretagne, j'ai fait. Mais je suis revenu plus tôt que prévu parce qu'il n'arrêtait pas de pleuvoir.

– Ah ! tu me rassures, a dit ma sœur apparemment soulagée. Il faut que tu leur dises. Ils m'ont laissé leur numéro de téléphone.

– Oui, j'ai promis la voix blanche en essayant de me souvenir si j'avais réglé l'hôtelier en liquide ou avec ma carte bancaire, je les appellerai demain matin.

J'ai filé comme un voleur sans même toucher à ma bière.

## 29

Dans la vie, les choses se passent rarement comme on l'imaginait. Aujourd'hui encore, malgré les mois qui ont passé, je m'étonne encore du cours des événements.

En tout cas, j'ai pris la décision qui s'imposait, car les flics allaient sûrement se pointer chez moi le lundi à la première heure pour me cueillir.

J'ai refait mon paquetage le soir même, je n'ai pas dormi de la nuit et, le samedi matin, à sept heures et demie, j'étais à la gare de Lyon.

Mais il ne fallait pas que je débarque à Arles où j'avais été repéré et je me suis entouré de toutes les précautions possibles pour que l'on perde ma trace.

J'ai pris le Corail pour Nîmes de 8 h 47. Nettement plus long mais plus sûr que le TGV. Jusqu'à l'arrivée à 17 h 40, j'ai largement eu le temps de cogiter. J'allais avoir toutes les peines du monde à me dépêtrer de Lucie, mais je n'avais que Félix sur qui compter à la fois pour la protéger et me cacher.

À Nîmes, il m'a fallu poireauter jusqu'à 18 h 35 pour prendre le car pour Aigues-Mortes. J'en ai profité pour bouffer un sandwich et avaler deux bières. Aussi pour téléphoner à Félix afin qu'il vienne me récupérer à l'arrivée à 19 h 46. En principe.

– T'es déjà de retour ! il s'est étonné. T'es à peine parti quarante-huit heures. T'as fait rudement vite pour régler tes affaires...

– Je t'expliquerai, je l'ai coupé.

– Mais qu'est-ce que tu fous à Nîmes ? Tu pouvais pas descendre à Arles ?

– Je t'expliquerai.

– Bon, comme tu veux, il a maugréé. En tout cas, il y en a une qui va être super contente. C'est ta Lucie. T'étais à peine parti qu'elle s'est mis dans la tête que tu n'allais pas revenir et que tu l'abandonnais. Hein ! qu'est-ce que t'en dis, c'est pas croyable les nanas. Elles se font toujours des tas d'idées. Ta Lucie, c'est une vraie Gitane. Pas le genre de femme à lâcher son homme.

– Écoute, j'ai menti pour abréger, il y a quelqu'un qui attend. Il faut que je libère la cabine.

J'avais une boule d'appréhension dans la gorge pas possible.

À juste titre, car Félix m'attendait à la descente du car en compagnie de Lucie.

– C'est pour te faire une surprise, il m'a lâché avec un clin d'œil complice tandis que Lucie se jetait éperdument à mon cou en pleurant à chaudes larmes.

J'ai fait le trajet jusqu'aux Saintes assis aux côtés de Félix qui conduisait sa Mercedes comme une 2 CV, avec les bras de Lucie, assise à l'arrière, m'enserrant le cou à m'en étouffer.

– Tu vois, je te l’avais bien dit que ton homme reviendrait, ne pouvait s’empêcher de lancer régulièrement Félix en se retournant avec attendrissement vers Lucie.

Qu’est-ce que j’ai pu être mal à l’aise durant ce putain de trajet. Je ne savais vraiment pas comment j’allais aborder le problème avec Félix, mais il fallait à coup sûr que je lui parle franchement à propos de Lucie pour mettre fin au quiproquo.

Ce que j’ai fait le soir même en prenant mon courage à deux mains. Après qu’on eut longuement fêté mon retour « en tribu ». Comme si je m’étais absenté une éternité et non pas deux jours. Mais j’ai cru comprendre, à quelques allusions discrètes de Félix et des siens, que Lucie leur avait rendu la vie impossible avec son obsession que je ne reviendrais pas.

– Heureusement que tu es revenu plus tôt que prévu, m’a même avoué Félix lorsque j’ai pu le prendre en aparté.

– Écoute, Félix, j’ai commencé, tout à l’heure durant le trajet et ensuite pendant le repas, je n’ai pas voulu dire devant Lucie pourquoi j’étais revenu plus tôt que prévu. Mais il faut que je te dise...

Je lui ai tout raconté. Mon séjour en HP, mon idée stupide d’en faire sortir Lucie, la police qui la recherchait et moi par la même occasion, le fait que nous avons été repérés ensemble à Arles.

– Mais ce n’est pas un problème, Louis. Tu sais bien que tu peux rester parmi nous.

– Je sais, Félix. Mais Lucie s’est mis des tas d’idées dans la tête et il n’est pas dans mes intentions de vivre avec elle. Elle est beaucoup trop jeune pour moi et elle me rappelle trop ma fille.

– Mais elle est folle dingue de toi et elle fera une très bonne femme pour toi, m’a rétorqué Félix.

– Elle est surtout folle et dingue, j’ai maugréé.

J’ai tout de suite vu que j’avais braqué Félix.

– Elle est peut-être folle, je dis pas, mais elle est pas dingue. Que tu oses parler d’elle comme ça m’attriste beaucoup, Louis. Et puis, si tu la rejettes, elle est capable de se tuer, crois-moi !

– Je n’en suis quand même pas responsable jusqu’à la fin de mes jours ! j’ai protesté.

– Oh que si ! C’est quand même toi qui l’as fait s’évader de son HP. Elle ne s’est pas fait des idées toute seule.

– Je t’assure...

– Tu as même couché avec elle dans ma propre caravane.

– Mais...

– Elle a dit aux femmes que tu étais son premier homme.

– Tu parles ! Avant qu’elle soit à l’asile...

– Arrête, Louis ! m’a recoupé Félix. Tu dois assumer tes actes, te comporter en homme. En plus, elle t’a sauvé la vie et la tienne lui appartient à présent. C’est comme ça, c’est la loi.

– Mais je ne veux pas l’épouser ! j’ai crié.

– Tu *dois*, Louis. Tu ne peux pas faire autrement.

– Comment ça ? je me suis énervé. Je suis quand même libre !

– Si tu quittes le campement, tu ne le seras pas longtemps, d’après ce que tu m’as raconté.

Je n’ai pas tout de suite compris l’allusion.

– Mais je n’ai pas l’intention de quitter le campement. J’ai besoin de toi, Félix.

– Comme Lucie a besoin de toi, a fait Félix d’une voix neutre et les traits impassibles.

- Je ne vois pas le rapport, j’ai dit en secouant la tête.
- Il est simple, pourtant. Tu restes ici et tu épouses Lucie, ou tu repars demain matin.

J’ai failli demander à Félix s’il était réellement sérieux. Mais j’ai vite compris que ce n’était pas le genre de question qu’il avait envie d’entendre.

## 30

Voilà, c'est comme ça que je me suis retrouvé marié à la mode gitane avec Lucie.

En fait, je n'ai pas à le regretter. Lucie est effectivement devenue la femme de ma vie. À part la cuisine, où elle est vraiment nulle, et que je suis obligé de faire moi-même, je n'ai à me plaindre de rien. Même si, au début, ça n'a pas toujours été facile pour moi. Non pas tant à cause du caractère particulier de Lucie que parce que l'image de ma gamine s'interposait parfois entre elle et moi au plus mauvais moment. Puis j'ai fini par m'y faire.

Avec la tribu de Félix, on circule beaucoup. C'est notre famille, la vraie, celle que nous n'avions jamais eue, Lucie et moi. Nous sommes devenus des gens du voyage et nos faux papiers sont quasiment authentiques à part notre nouvel état civil. Louis et Lucie Dupierre, nés tous deux à Maubeuge.

Aucune autre tribu gitane n'a d'aussi belles et spacieuses caravanes que la nôtre. Sans parler de nos Mercedes toutes

plus rutilantes les unes que les autres. Et la vie de nomade errant, dans de telles conditions de confort, n'a rien à voir avec ce que j'avais pu en imaginer auparavant.

Mais, ça, c'est grâce à moi. Ou, plutôt, grâce à feu Antoine le Magnifique.

Pendant des semaines, je n'ai cessé de faire des cauchemars horribles la nuit, où je me revoyais tantôt suspendu au-dessus de la fosse à huiles, tantôt immergé et m'y noyant. Mais, toujours, j'étais sauvé *in extremis* parce que mes pieds raclaient une surface métallique.

Je me réveillais en eaux et en hurlant de frayeur. Puis, une nuit, celle du dernier cauchemar, au moment où je frôlais le corps de Tonio, son visage s'est tourné vers moi en souriant et il m'a parlé. Ou plutôt m'a redit cette phrase qu'il m'avait dite un jour et que j'avais prise alors pour une foutaise.

« Quand on est dans la merde jusqu'au cou, il ne faut jamais perdre espoir car on est toujours vivant et qu'on peut s'en sortir. Et la merde recèle parfois bien des trésors. »

Je n'ai pas hurlé et je n'étais pas couvert de mauvaise sueur en me réveillant. Je venais de faire le rapprochement. Alors, huit mois, plus tard, quand j'ai su que le garage de Henri Varrot était mis en vente par adjudication judiciaire, j'ai convaincu Félix de s'en porter acquéreur.

– T'es dingue ! il a commencé par me dire. On n'a pas cet argent.

– Je te dis que le magot d'Antoine le Magnifique s'y trouve, j'ai insisté. Je l'ai vu en rêve.

Les rêves, c'est vachement important pour les Gitans.

– Tu l'as vraiment vu en rêve ? m'a demandé Félix, un brin suspicieux parce que c'était quand même un rêve de *gadjo*.

- Pas plus tard que cette nuit.
- Ce n'était qu'un demi-mensonge.
- Tu me le jures !
- Sur ta tête.
- Mais tu l'as vu où ?
- Dans la fosse aux huiles, sous mes pieds.
- Et il y a combien ?
- Au-delà de ce qu'on peut imaginer.

Là, je m'avançais un peu. Mais que le trésor de guerre de Tonio s'y trouve, ça tenait la route. Il l'avait sûrement immergé avec la complicité du garagiste et celui-ci avait dû succomber à la tentation de se le garder pour lui seul et de doubler ses partenaires. Attendant patiemment le moment de disparaître avec sans éveiller les soupçons des deux autres et entrant dans leur jeu de la « chasse au trésor ». Et, si Tonio, n'avait rien révélé sous la torture, c'était parce qu'il se savait en sursis dans tous les cas et qu'il n'était pas du genre à s'allonger, question de réputation *post-mortem*.

Ça se tenait, mais j'avais intérêt à ne pas m'être trompé car toute la tribu a « cotisé » en y croyant dur comme fer à cette histoire.

Je suis passé par des moments difficiles et je n'en menais pas large quand Félix a acquis le garage. J'ai même somatisé dur. Ce jour-là, je me suis retrouvé au lit avec une forte fièvre inexplicable et je n'ai même pas pu assister à la « découverte » le surlendemain.

Et, pour être un trésor, c'en était vraiment un. Tout en lingots d'or.

Bien sûr, du jour au lendemain, chacun a vu en moi l'envoyé de la Providence et le bienfaiteur de la tribu. J'en suis devenu en quelque sorte le « roi ». Mais c'est purement honorifique. J'ai juste quelques litiges à régler de temps à

autre et Félix a cessé de me tirer la gueule le jour où je lui ai dit que j'avais besoin de son aide pour m'y retrouver dans les méandres de leur « jurisprudence » particulière.

Les lois gitanes, elles paraissent plus simples que celles des *gadjé*, mais, en fait, elles sont beaucoup plus complexes. À force de se frotter depuis des siècles à une multitude de législations, les Gitans ils ont vachement appris.

C'est ce qui leur permet de survivre.

À condition de ne pas le montrer et de la jouer « profil bas ».

*« Le sanglot de Satan dans l'ombre continue. »*  
Hugo, Victor.